

ATALA,
OU
LES AMOURS
DE
DEUX SAUVAGES
DANS LE DÉSERT.

24.

A T A L A

or

LES AMOIRS

DEUX SAUVAGES

DANS LE DESERT

ATALA,
OU
LES AMOURS
DE
DEUX SAUVAGES
DANS LE DÉSERT;

Par F. A. CHATEAUBRIAND.

CINQUIÈME ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE.

A PARIS.

1801.



N^o 119



840-3



49224

1301

AVIS sur cette cinquième Edition.

J'AI profité de toutes les critiques, pour rendre ce petit ouvrage, plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une et même chose ; car des personnes fort distinguées qui ne pensent pas comme moi sur le Christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'Atala. Ce seul fait répond à ceux qui voudroient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne, est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement censuré ; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens (1).

« Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité, malgré votre misère, je ne pourrois vous

(1) *Décade philosophique*. N^o. 22, dans une note,

l'offrir aujourd'hui ! car j'erre , ainsi que vous , à la merci des hommes ; et , moins heureux dans mon exil , je n'ai point emporté les os de mes pères.

C'est sur la dernière phrase de cette apostrophe , que tombe la remarque du critique. Les cendres de ma famille , confondues avec celles de M. de Malesherbes , six ans d'exil et d'infortunes ne lui ont offert qu'un sujet de plaisanterie. Puisse-t-il n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères !

Au reste , il est facile de concilier les divers jugemens qu'on a portés d'Atala : ceux qui m'ont blâmé , n'ont songé qu'à mes talens ; ceux qui m'ont loué , n'ont pensé qu'à mes malheurs.

*LETTRE publiée dans le Journal
des Débats et dans le Publiciste.*

CITOYEN, dans mon ouvrage sur
*le génie du Christianisme, ou les
Beautés poétiques et morales de
la Religion chrétienne*, il se trouve
une section entière consacrée à la
poétique du christianisme. Cette
section se divise en trois parties:
poésie, beaux arts, littérature. Ces
trois parties sont terminées par une
quatrième, sous le titre d'*Harmonie de la religion, avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*. Dans cette partie
j'examine plusieurs sujets qui n'ont
pu entrer dans les précédentes, tels
que les effets des ruines gothiques,
comparés aux autres sortes de ruines,
les sites des monastères dans
la solitude, le côté poétique de
cette religion populaire qui plaçoit

des croix aux carrefours des chemins, qui mettoit des images de vierges et de saints à la garde des fontaines et des vieux ormeaux, qui croyoit aux pressentimens et aux fantômes, etc. etc. Cette partie est terminée par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huites mêmes des Sauvages. Elle est intitulée : *Atala*, etc. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causeroit un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P R É F A C E.

On voit par la lettre précédente, ce qui a donné lieu à la publication d'Atala avant mon ouvrage sur le Génie du christianisme, ou les Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étois encore très-jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre les mœurs des Sauvages en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français, que le massacre de la co-

lonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir au pinceau un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragmens de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois faire une image semblable, il falloit, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malherbes du dessein que j'avois de passer en Amérique. Mais désirant en même-temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le passage tant cherché, et sur lequel Cook même avoit laissé des doutes. Je par-

tis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un autre voyage, qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pôle. M. de Malsherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement; et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragmens du petit ouvrage, que je donne aujourd'hui au Public. On sait ce qu'est devenue la France, jusqu'au moment où la Providence a fait paroître un de ces hommes qu'elle envoie en signe de réconciliation, lorsqu'elle est lassée de punir. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père; ayant vu ma mère et une autre sœur

pleine de talens , mourir des suites du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les cachots , j'ai erré sur les terres étrangères , où le seul ami que j'eusse conservé , s'est poignardé dans mes bras (1).

(1) Nous avons été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que toute ma famille étoit ainsi massacrée , emprisonnée et bannie , une de mes sœurs , qui devoit sa liberté à la mort de son mari , se trouvoit à Fougères , petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive ; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de la Roche-Jacquelin , et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes ; elle se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes. Elle demande pour seule récompense qu'on

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragmens, en particulier Atala, qui n'étoit elle-même qu'un épisode des Natchez. Atala a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le Public goûtera cette histoire qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventures dans Atala. C'est une sorte de poëme (1),

mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond. Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence à tes prières. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait: elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.

(1) Dans un temps où tout est perverti en littérature, je suis obligé

moitié descriptif, moitié dramatique: tout consiste dans la peinture de deux amans qui marchent et causent dans la solitude; tout git dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts, et du calme de la religion. J'ai donné, à cet ouvrage les formes les plus antiques; il est divisé en prologue, récit et épilogue. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les chasseurs, les laboureurs, etc.;

d'avertir que si je me sers ici du mot de poëme, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point un de ces barbares qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence; et des volumes entiers de prose descriptive, ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

et c'étoit ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce, les *Rapshodes* chantoient, sous divers titres, les fragmens de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Je ne dissimule point que j'ai cherché l'extrême simplicité de fond et de style, la partie descriptive exceptée; encore est-il vrai, que dans la description même, il est une manière d'être à la fois pompeux et simple. Dire ce que j'ai tenté, n'est pas dire ce que j'ai fait. Depuis long-temps je ne lis plus qu'*Homère* et la *Bible*; heureux si l'on s'en aperçoit, et si j'ai fondu dans les teintes du désert, et dans les sentimens particuliers à mon cœur, les couleurs de ces deux grands et éternels modèles du beau et du vrai.

Je dirai encore que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes; il me semble que c'est une dangereuse erreur, avancée,

comme tant d'autres, par M. de Voltaire, que les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer. Il y a tel drame dont personne ne voudroit être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Enéide*. On n'est point un grand écrivain, parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam disant à Achille:

.
*Juge de l'excès de mon malheur,
puisque je baise la main qui a tué
mes fils.*

C'est Joseph s'écriant:

*Ego sum Joseph, frater vester,
quem vendidistis in Aegyptum.*

*Je suis Joseph, votre frère, que
vous avez vendu pour l'Égypte.*

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre , et en attendrir les sons. Les muses sont des femmes célestes . qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces ; quand elles pleurent , c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste , je ne suis point comme M. Rousseau , un enthousiaste des Sauvages ; et quoique j'aye peut - être autant à me plaindre de la société , que ce philosophe avoit à s'en louer , je ne crois point que la pure nature soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un animal dépravé , je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de nature , on a tout perdu. Peignons la nature ,



mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala*, étant faciles à découvrir, et se trouvant résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici ; je dirai seulement un mot de mes personnages.

Atala, comme le *Philoctète*, n'a que trois personnages. On trouvera peut-être dans la femme que j'ai cherché à peindre, un caractère assez nouveau. C'est une chose qu'on n'a pas assez développée, que les contrariétés du cœur humain : elles mériteroient d'autant plus de l'être, qu'elles tiennent à l'antique tradition d'une dégradation originelle. et que conséquemment elles ouvrent des vues profondes sur ce qu'il y a de grand et de

mystérieux dans l'homme et son histoire.

Chactas, l'amant d'Atala, est un Sauvage, qu'on suppose né avec du génie, et qui est plus qu'à moitié civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné de grands avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame et la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je n'étois toujours servi du style indien, *Atala* eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, j'ai cru remarquer que ceux qui

jusqu'à présent ont mis le prêtre en action, en ont fait ou un scélérat fanatique, ou une espèce de philosophe. Le père Aubry n'est rien de tout cela. C'est un simple chrétien qui parle sans rougir de la croix, du sang de son divin maître, de la chair corrompue, etc. en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère aux yeux de certaines gens, sans toucher au ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire: on en jugera.

Après tout, si l'on examine ce que j'ai fait entrer dans un si petit cadre, si l'on considère qu'il n'y a pas une circonstance intéressante des mœurs des Sauvages, que je n'aye touchée, pas un bel effet de la nature, pas un beau site de la Nouvelle-France que je n'aye décrit; si l'on

L'on observe que j'ai placé auprès du peuple chasseur un tableau complet du peuple agricole, pour montrer les avantages de la vie sociale, sur la vie sauvage: si l'on fait attention aux difficultés que j'ai dû trouver à soutenir l'intérêt dramatique entre deux seuls personnages, pendant toute une longue peinture de mœurs, et de nombreuses descriptions de paysages; si l'on remarque enfin que dans la catastrophe même, je me suis privé de tout secours, et n'ai tâché de me soutenir, comme les anciens, que par la force du dialogue: ces considérations me mériteront peut-être quelque indulgence de la part du lecteur. Encore une fois, je ne me flatte point d'avoir réussi; mais on doit toujours savoir gré à un écrivain qui s'efforce de rappeler la littérature à ce goût

antique , trop oublié de nos jours.

Il me reste une chose à dire ; je ne sais par quel hasard une lettre de moi , adressée au citoyen Fontanes , a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendois. Je croyois que quelques lignes d'un auteur inconnu passeroient sans être aperçues ; je me suis trompé. Les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre , et on m'a fait l'honneur de m'écrire , à moi personnellement , et à mes amis , des pages de complimens et d'injures. Quoique j'aye été moins étonné des dernières que des premiers , je pensois n'avoir mérité ni les unes , ni les autres. En réfléchissant sur ce caprice du public , qui a fait attention à une chose de si peu de valeur , j'ai pensé que cela pouvoit venir du titre de mon grand ouvrage : Génie du

Christianisme , etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissoit d'une affaire de parti , et que je dirois dans ce livre beaucoup de mal à la révolution et aux philosophes.

Il est sans doute permis à présent , sous un gouvernement qui ne proscriit aucune opinion paisible , de prendre la défense du christianisme , comme sujet de morale et de littérature. Il a été un temps où les adversaires de cette religion , avoient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte , et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral , peuvent le dire tout haut , comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris , et qui ne tardera pas à paroître , étoit traité par une main plus habile que la mienne , la question seroit décidée sans retour.

Quoi qu'il en soit , je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le Génie du Christianisme ; et que je n'y parle le plus souvent que d'auteurs morts ; quant aux auteurs vivans qui s'y trouvent nommés , ils n'auront pas lieu d'être mécontens : en général , j'ai gardé une mesure , que , selon toutes les apparences , on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre , dont l'ouvrage formoit le sujet de ma lettre , s'est plaint d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté d'observer , que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche , et qui m'est odieuse. Je n'ai fait que repousser le coup qu'on portoit à un homme dont je fais profession d'admirer les talens , et d'aimer tendrement la personne. Mais dès lors que j'ai offensé , j'ai été trop

loin; qu'il soit donc tenu pour effacé ce passage. Au reste quand on a l'existence brillante et les beaux talens de M^{me} de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Pour dire un dernier mot sur Atala: si, par un dessein de la plus haute politique, le gouvernement français songeoit un jour à redemander le Canada à l'Angleterre, ma description de la Nouvelle-France prendroit un nouvel intérêt. Enfin, le sujet d'Atala n'est pas tout de mon invention; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV; il est certain qu'un missionnaire François a fait les choses que j'ai rapportées; il est certain que j'ai trouvé des sauvages emportant les os de leurs aïeux, et

une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre ; quelques autres circonstances aussi sont véritables : mais comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.



ATA LA,
OU
LES AMOURS
DE
DEUX SAUVAGES
DANS LE DÉSERT.

PROLOGUE.

LA France possédoit autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire qui s'étendoit depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grand fleuves, ayant leurs

sources dans les mêmes montagnes, divisoient ces régions immenses: le fleuve Saint-Laurent qui se perd à l'Est dans le golfe de son nom; la rivière de l'Ouest qui porte ses eaux à des mers inconnues, le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé (1) qui, descendant du nord au midi, s'ensevelit dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois,

(1) Vrai nom du Mississippi ou Meschassipi.

l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts; le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux. et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacébé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les mots, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux

indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : et, tandis que le courant du milieu entraîne, vers la mer, les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courans latéraux, remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent, passagers sur ces vaisseaux de fleurs; et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Depuis l'embouchure du Meschacébé jusqu'à sa jonction avec l'Ohio, le tableau le plus extraordinaire suit le cours de ses ondes.

Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer, à l'aventure, des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison, chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme un admirable contraste. Suspendus

sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe *Magnolia* élève

son cône immobile: surmonté de ses roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites, par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de cariboux se baignent dans un lac, des écu-reuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginien-nes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des pivers empour-

prés, des cardinaux de feux, grimpent. en circulant, au haut des cypres; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens - oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de becs contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruisssemens d'ondes, de faibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais, quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous

ces corps flottans , à confondre toutes ces masses de blanc , d'azur , de vert , de rose , à mêler toutes les couleurs , à réunir tous les murmures ; alors il sort de tels bruits du fond de ces forêts , il se passe de telles choses aux yeux , que j'essayerois en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacébé par le père Hennepin et par l'infortuné La Salle , les premiers Français qui s'établirent au Biloxi et à la Nouvelle - Orléans , firent alliance avec les Natchez nation indienne , dont la puissance étoit redoutable dans ces contrées. Des injustices particulières , la vengeance , l'amour et toutes les passions , ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avoit

parmi ces Sauvages un vieillard nommé Chactas (1), qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, étoit l'amour et le patriarche des déserts. Il avoit, comme tous les hommes, acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille, par une cruelle injustice, rendu à la liberté, et présenté à la cour de Louis XIV, il avoit conversé avec tous les grands hommes de ce siècle fameux, avoit assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet; en un mot, c'étoit là que le Sauvage avoit contemplé la so-

(1) *La voix harmonieuse.*

ciété, à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas y jouissoit du repos. Toutefois le ciel lui vendoit encore cher cette faveur; le vieillard étoit devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnoit dans la solitude, comme Antigone guidoit les pas d'OEdepe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisoit Ossian à la tombe de ses pères.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avoit éprouvées de la part des Français, il les aimoit. Il se souvenoit toujours de Fénélon dont il avoit été l'hôte, et désiroit pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. il s'en présenta une occasion favorable. En 1725,

un Français, nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'au Natchez, et demanda à être reçu *guerrier* de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopte pour fils et lui donne pour épouse une Indienne, appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les sauvages se préparèrent à la grande chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des *Sachems* (1) pour commander ce parti, à cause du respect que les peuples des forêts portent à son nom. Les prières et les jeûnes commencent; les jongleurs interprètent les songes;

(1) Vieillards, ou conseillers.

en consulte les Manitous, on fait des sacrifices de petun, on brûle des filets de langue d'Orignal, on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies, on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe: à l'aide des contre-courans, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne; les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, lorsque tous les sauvages dorment au fond de leurs pirogues, que la flotte indienne fuit devant une légère brise, René, demeuré seul éveillé avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire; et, assis avec

lui sur la poupe de sa pirogue, il parle ainsi au bruit de l'onde, et au milieu de toute la solitude.

R É C I T.

L E S C H A S S E U R S.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit dans le désert. Je vois en toi l'homme civilisé qui c'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage que le grand Esprit, sans doute pour ses desseins, a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie, par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne: ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement contraire. Qui de toi ou de

moi , a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position ? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble. »

« A la prochaine lune des fleurs (1), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde, sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étoient, depuis peu, établis dans la baie de Pensacola; mais aucun blanc n'habitoit encore la Louisiane. Je comptois à peine dix-sept chutes de feuilles, lorsque je marchois avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Flo-

(1) Mois de Mai.

(2) Neige pour année, 7^e ans.

rides. Nous nous joignîmes aux Espagnols nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (1) et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie dans la mêlée, et je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des âmes (2)! j'aurais évité les malheurs qui m'attendoient sur la terre; mais les esprits en ordonnèrent autrement, et je fus entraîné, par les fuyards, à Saint-Augustin. »

« Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courois les risques d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux

(1) Dieu de la guerre.

(2) Les enfers.

Castillan, nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile, et me présenta à une sœur avec laquelle il vivoit sans épouse. »

« Ce digne couple prit pour moi les sentimens les plus tendres. On m'éleva avec toutes sortes de soins; on me donna toutes sortes de maîtres. Mais, après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin; je fus tout à coup saisi du dégoût de la vie sociale. Je dépérissais à vue d'œil: tantôt je demeurois immobile des heures entières, à contempler la cime des lointaines forêts; tantôt on me trouvoit assis au bord d'une onde que je regardois tristement couler. Je me peignois les bois à travers lesquels cette onde avoit passé, et mon âme étoit toute entière à la solitude. Ne pouvant plus ré-



sister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtemens européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai, en versant des torrens de larmes. Je me donnai à moi-même des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « Mais en- » fin, lui dis-je, ô mon père, tu » le vois toi-même; je meurs, si » je ne reprends la vie errante de » l'Indien. » Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allois courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais, voyant que j'étois résolu à tout entreprendre, fondant lui-même en

pleurs , et me serrant dans ses bras :
« Va , s'écria - t - il , magnanime
» enfant de la nature ! reprends
» cette précieuse indépendance de
» l'homme , que Lopez ne te veut
» point ravir. Si j'étois plus jeune
» moi-même , je t'accompagnerois
» au désert (où j'ai aussi de doux
» souvenirs !) et je te remettrois
» dans les bras de ta mère. Quand
» tu seras dans tes forêts , songe
» quelquefois à ce vieil Espagnol ,
» qui te donna l'hospitalité , et rap-
» pelle - toi souvent , pour te porter
» à l'amour de tes semblables , que
» la première expérience que tu as
» faite du cœur humain , a été toute
» en sa faveur. » Lopez finit par
une prière au Dieu des Chrétiens ,
dont j'avois refusé d'embrasser le
culte , et nous nous quittâmes avec
des sanglots. »

« Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avoit prédit. On me reconnut pour Natché. à mon vêtement et aux plumes de ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom; je répondis: « Je m'appelle Chactas, »
» fils d'Outalissi, fils de Miscoü, »
» qui ont enlevé plus de cent chevaux aux héros Muscogulges. »
» — Simaghan me dit: Chactas, »
» fils d'Outalissi, fils de Miscoü, »
» réjouis-toi; tu seras brûlé au »
» grand village. » — Je repartis: »
» Voilà qui va bien » et j'entonnai ma chanson de mort. »

« Tout prisonnier que j'étois, je ne pouvois, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge ou plutôt son allié, le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité, et son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux anciens cette simplicité joyeuse ; et, comme les vieux oiseaux du désert, ils mêlent encore leurs chansons antiques, aux airs nouveaux de leur postérité. »

« Les femmes qui accompagnoient la troupe, témoignent pour ma jeunesse une pitié tendre, et une curiosité aimable. Elle me questionnoient sur ma mère, sur

les premiers jours de ma vie ; elles vouloient savoir si on suspendoit mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables , et si les brises m'y balançoient , auprès du nid des petits oiseaux. C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandoient si j'avois vu une biche blanche dans mes songes , et si les arbres de la vallée secrète , m'avoient conseillé d'aimer. Je répondois avec naïveté aux mères , aux filles , et aux épouses des hommes. Je leur disois : « Vous êtes les grâces du » jour , et la nuit vous aime » comme la rosée. L'homme sort » de votre sein pour se suspendre » à votre mamelle , et à votre » bouche ; vous savez des paroles » magiques , qui endorment tou-

» tes les douleurs. Voilà ce que
» m'a dit celle qui m'a mis au
» monde, et qui ne me reverra
» plus! Elle m'a dit encore que
» les vierges étoient des fleurs
» mystérieuses, qu'on trouve dans
» les lieux solitaires. » Ces louan-
ges faisoient beaucoup de plaisir
aux femmes : elles me com-
bloient de toute sorte de dons;
elles m'apportoient de la crème
de noix, du sucre d'érable de la
sagamité (1), des jambons d'ours,
des peaux de castors; des coquil-
lages pour me parer, et des
mousses pour ma couche. Elles
chantoient, elles rioient avec
moi, et puis elles se prenoient
à verser des larmes, en son-
geant que je serois brûlé. »

(1) Sorte de pâte.

« Une nuit, j'étois assis auprès du bûcher de la forêt, avec le guerrier commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi-voilée, vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs rouloient sous sa paupière, et un petit crucifix d'or, brilloit à la lueur du feu, sur son sein. Elle étoit régulièrement belle; et l'on remarquoit sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait étoit irrésistible. Elle joignoit à cela des grâces plus tendres: une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respiroit dans ses regards; son sourire étoit céleste. »

« Je crus que c'étoit la *vierge des dernières amours*; cette vierge qu'on envoie au prisonnier de

guerre , pour enchanter sa tombe.
Dans cette persuasion , je lui dis
en balbutiant , et avec un trouble
qui pourtant ne venoit pas de la
crainte du bûcher : « Vierge !
» vous êtes digne des premières
» amours , et vous n'êtes pas faite
» pour les dernières. Les batte-
» mens d'un cœur qui va bientôt
» s'arrêter , répondroient mal aux
» battemens du vôtre. Comment
» mêler la mort et la vie ? Vous
» me seriez trop regretter le jour.
» Qu'un autre soit plus heureux
» que moi , et que de longs em-
» brassemens unissent la liane et
» le chêne ! »

« La jeune fille me dit alors :
» Je ne suis point la vierge des
» dernières amours. Es-tu Chré-
» tien ? — Je répondis que je
n'avois point quitté les Génies de

ma cabane. A ces mots, la vierge fit un mouvement involontaire. Elle me dit: « Je te plains de » n'être qu'un méchant idolâtre! » Ma mère m'a fait chrétienne; » je me nomme Atala, fille de » Simaghan aux bracelets d'or, » et chef des guerriers de cette » troupe. Nous nous rendons à » Apalachuclu où tu seras brûlé. » — En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne. »

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit; les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme, et deux sources de larmes coulèrent de ses yeux fermés, le long de ses joues flétries; telles deux fontaines cachées dans la profonde nuit de la terre, se décèlent par les eaux, qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon [fils ! reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas ! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent, et la fille du Sachem revenoit chaque soir me parler auprès du bûcher. Le sommeil avoit fui de mes yeux, et Atala étoit dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères. »

« Le dix - septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Aiachua. Elle est environnée de côteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de

magnolias et de chênes verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces puits naturels, si fameux dans les Florides. J'étois attaché au pied d'un arbre, et un guerrier veilloit impatiemment auprès de moi. J'avois à peine passé quelques instans dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au » héros Muscogulge, si tu veux » poursuivre les chevreuils, je » garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef, et s'élançant du sommet de la colline, il allongea ses pas dans la plaine. »

» Etrange contradiction du cœur

de l'homme ! Moi qui avois tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil ; ma n'enant interdit et confus , je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine , que de me trouver seul ainsi avec Atala. La gardienne de l'homme du désert étoit aussi troublée que son prisonnier : le silence fermoit notre bouche ; les Génies de l'amour avoient dérobé nos paroles. Enfin, la fille du belliqueux Simaghan, faisant un effort, dit ceci : « Guer-
« rier , vous êtes retenu bien foi-
« blement ; vous pouvez aisément
« vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue , je répondis : « Foiblement
« retenu , ô femme !... » Je ne sus comment achever. Atala hé-

sita quelques momens, puis elle dit : « Sauvez - vous. » — Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez - la , reprenez - la ! m'écriai - je. » — « Vous êtes un insensé, » dit Atala, d'une voix émue : « malheureux ! ne sais - tu pas que tu seras brûlé ? Que prétends - tu ? Songes - tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sachem ? » — Il fut un temps, » répliquai - je avec des larmes, » que j'étois aussi porté dans une peau de castor, aux épaules d'une mère. Mon père avoit aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvoient les eaux de mille torrens ; mais j'erre main-

» tenant sans patrie. Quand je ne
» serai plus, aucun ami ne met-
» tra un peu d'herbe sur mon
» corps, pour le garantir des
» mouches; le corps d'un étran-
» ger malheureux n'intéresse per-
» sonne. »

« Ces mots attendrirent Atala.
Ses larmes tombèrent dans la fon-
taine. — « Ah! repris-je avec
» vivacité, si votre cœur parloit
» comme le mien! Le désert n'est-
» il pas libre? Les forêts n'ont-
» elles point dans leur robe ver-
» doyante, des replis où nous
» cacher? Faut-il donc, pour
» être heureux, tant de choses
» aux enfans des cabanes? O fille
» plus belle que le premier songe
» de l'époux! ô ma bien-aimée!
» ose suivre mes pas dans la so-
» litude. » Telles furent mes pa-

roles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami ,
» vous avez appris le langage des
» blancs , il est aisé de tromper
» une Indienne. — « Quoi ! m'é-
» criai-je , vous m'appellez votre
» jeune ami ! » Ah ! si un pauvre
» esclave ... « Eh bien ! dit-elle ,
» en se penchant sur moi , un
» pauvre esclave ... » — Je re-
pris avec ardeur : « Qu'un seul
» baiser l'assure de ta foi ! —
Atala écouta ma prière : comme
un faon semble pendre aux fleurs
de lianes roses , qu'il saisit de sa
langue délicate , dans l'escarpe-
ment de la montagne , ainsi je
demeurai suspendu aux lèvres de
ma bien-aimée. »

« Hélas ! mon cher fils , le
bonheur touche de près à l'in-
fortune. Qui eût pu croire que le

moment où Atala me donnoit le premier gage de son amour, seroit celui-là même qu'elle choisiroit, pour m'enfoncer le poignard dans le sein? Cheveux blancs du vieux Chactas, quel fut votre étonnement, lorsque la fille du désert prononça ces paroles!

» Beau prisonnier, j'ai follement
» cédé à ton désir; mais où nous
» conduira cette passion naissante?
» ma religion me sépare de toi
» pour toujours. . . . O ma mère!
» qu'as-tu fait? . . . » Atala se tut
tout à coup, et retint je ne sais
quel fatal secret prêt à échapper
à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans un désespoir d'autant plus profond que mon espérance avoit été plus vive. « Eh bien!
» m'écriai-je, je serai aussi cruel
» que vous; je ne fuirai point.

» Vous me verrez dans le cadre
» de feu; vous entendrez les gé-
» missemens de ma chair, et vous
» serez pleine de joie. » — Atala
saisit mes mains entre les deux
siennes. « Pauvre jeune idolâtre,
» s'écria-t-elle, tu me fais réel-
» lement pitié! tu veux donc que
» je pleure tout mon cœur? Quel
» dommage que je ne puisse m'en-
» fuir avec toi! Malheureux a été
» le ventre de ta mère, ô Atala!
» Que ne te jettes-tu aux croco-
» diles de la fontaine! »

» Dans ce moment même, les
crocodiles, aux approches du
coucher du soleil, commençoient
à faire entendre leurs rugissemens.
Atala me dit: « Quittons cette
» grotte noire. » J'entraînai la fille
de Simaghan aux pieds des cô-
teaux qui formoient des golfes

de verdure , en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme , superbe³, solitaire et mélancolique au désert. La cigogne crioit sur son nid , les bois retentissoient du chant monotone des cailles, du sifflement des peruches , du mugissement des bisons , et du hennissement de cavales siminoles.

» Notre promenade fut presque muette : je marchois à côté d'Atala, elle tenoit le bout de la corde que je l'avois forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs ; quelquefois nous cherchions un sourire ; un regard tantôt levé vers le ciel , tantôt attaché à la terre ; une oreille attentive au chant de l'oiseau ; un geste vers le soleil couchant ; une main tendrement serrée ; un sein

tour à tour palpitant , tour à tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala , doucement répétés par intervalles . . . Oh ! première promenade de l'amour , faite avec Atala dans le désert ! il faut que votre souvenir soit bien puissant , puisque , après tant d'années d'infortune , vous remuez encore le cœur du vieux Chactas ! »

« Qu'ils sont incompréhensibles les cœurs agités par les passions ! Je venois d'abandonner le généreux Lopez , et de m'exposer à tous les dangers pour être libre ; dans un instant le regard d'une femme avoit changé mes goûts , mes résolutions , mes pensées. Oubliant mon pays , ma mère , ma cabane et la mort affreuse qui m'attendoit , j'étois devenu indifférent

férent à tout ce qui n'étoit pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étois retombé tout à coup dans une espèce d'enfance ; et, loin de pouvoir rien faire pour moi-même, j'aurois eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture. »

« Ce fut donc bien vainement qu'après nos courses dans la Savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerois seul au camp, si elle refusoit de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre foi. »

Le lendemain de cette journée qui décida du destin de ma vie, notre troupe s'arrêta dans une

vallée , non loin de Cuscowilla , capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges , forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins , et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre , je pris sa main dans ma main , et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans toute la forêt. La nuit étoit délicieuse. Le génie des airs secouoit sa chevelure bleue , embaumée de la senteur des pins , et l'on respiroit la foible odeur d'ambre qu'exhaloient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brilloit au milieu d'un azur sans tache , et sa lumière gris-de-perle , flottoit sur la cime indéter-

minée des forêts. Aucun bruit ne se faisoit entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnoit dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupiroit dans toute l'étendue du désert. »

« Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme qui, portant à la main un flambeau, ressembloit au génie du printemps, parcourant les forêts, pour ranimer la nature. C'étoit un amant, allant s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse. Si la vierge éteignoit le flambeau, elle acceptoit un époux ; si elle se voiloit sans l'éteindre, elle rejetoit les vœux offerts. Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantoit à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour

» sur le sommet des montagnes,
» pour surprendre ma colombe
» solitaire sur le rameau de la
» forêt. »

« J'ai attaché à son cou un col-
» lier de porcelaines (1); on y
» voit trois grains rouges pour
» mon amour, trois violets pour
» mes craintes, trois bleus pour
» mes espérances. »

« Mila a les yeux d'une hermine
» et la chevelure légère d'un
» champ de riz : sa bouche est
» un coquillage rose, garni de
» perles ; ses deux seins sont
» comme deux petits chevreaux

(1) *Sorte de coquillages.*

» sans tache, nés au même jour
» d'une seule mère. »

« Puisse Miła éteindre ce flam-
» beau ! Puisse sa bouche verser
» sur lui une ombre voluptueuse !
» Je fertiliserai son sein. L'es-
» poir de la patrie pendra à sa
» mamelle féconde, et je fumerai
» mon calumet de paix sur le
» berceau de mon fils. »

« Ah ! laissez-moi devancer les
» pas du jour sur le sommet des
» montagnes, pour surprendre
» ma colombe solitaire sur le ra-
» meau de la forêt ! »

« Ainsi chantoit ce jeune homme,
dont les accens portèrent le trouble
jusqu'au fond de mon âme, et firent

changer de visage à Atala : nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous lûmes distraits de cette scène , par une scène non moins dangereuse pour nous. Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant , qui servoit de limite à deux nations dans la solitude. On l'avoit placé au bord du chemin public , selon l'usage , afin que les jeunes femmes , en allant à la fontaine , pussent attirer , dans leur sein , l'âme de l'innocente créature , et la rendre à la patrie. On y voyoit dans ce moment des épouses nouvelles qui , désirant les douceurs de la maternité , cherchoient , en entr'ouvrant leurs lèvres , à recueillir l'âme du petit enfant , qu'elles croyoient voir errer sur les fleurs. Elles firent place à la véritable mère qui déposa

une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur la tombe. Elle en arrosa la terre de son lait ; ensuite, s'asseyant sur le gazon humide, elle parla à son enfant d'une voix attendrie. Elle disoit :

« Pourquoi te pleurois-je dans
» ton berceau de terre , ô mon
» nouveau-né ! Quand le petit
» oiseau devient grand, il faut
» qu'il cherche sa nourriture , et
» il trouve dans le désert bien
» des graines amères. Du moins
» tu as ignoré les pleurs ; du
» moins ton cœur n'a point été
» exposé au souffle dévorant des
» hommes. Le bouton qui sèche
» dans son enveloppe , passe avec
» tous ses parfums , comme toi ,
» ô mon fils ! avec toute ton innocence. Heureux ceux qui
» meurent au berceau ! ils n'ont

» connu que les haisers et les
» souris d'une mère. »

« Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui, la nuit dans ces solitudes enchantées, sembloient nous poursuivre, pour nous confondre. J'emportai Atala dans mes bras au fond de toutes les forêts, et je lui dis des choses que je chercherois en vain, à présent, sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des vallées de glace, et les souvenirs de l'amour, dans le cœur d'un vieillard, sont comme les feux de l'astre du jour, réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché, et que le silence et la mélancolie planent sur les huttes des sauvages. »

« Qui pouvoit sauver Atala , qui pouvoit l'empêcher de succomber à la nature ? Rien qu'un miracle , sans doute , et ce miracle fut fait. La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens : elle se précipita sur la terre , et prononça une fervente oraison , adressée à sa mère et à la reine des vierges. C'est de ce moment , ô René ! que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui , dans les forêts , au milieu de toutes les privations de la vie , peut remplir de mille dons deux infortunés : de cette religion qui , opposant sa seule puissance au torrent débordé des passions , suffit pour vaincre le penchant le plus fougueux , lorsque tout le favorise , et le secret des bois , et l'absence des hommes , et la fidélité des ombres.

Ah ! quelle me parut divine , la simple sauvage , l'ignorante Atala , qui , à genoux devant un vieux pin tombé , comme au pied d'un autel , offroit à son Dieu , à travers la cime des bois , ses vœux pour un amant idolâtre ! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit , ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour , étoient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois , il me sembla qu'elle alloit prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois , je crus voir descendre sur les rayons de la lune , et entendre , dans les branches des arbres , ces Génies que le Dieu des chrétiens envoie aux hermites des rochers , lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui : j'en fus affligé , car je prévis qu'Atala avoit peu de temps à passer sur la terre. »

« Cependant elle versa une si grande quantité de larmes , elle se montra si malheureuse , que j'allois peut-être consentir à m'éloigner , lorsque le cri de mort retentit dans la forêt , et quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avons été découverts ; le chef de guerre avoit donné ordre de nous poursuivre. »

« Atala qui ressembloit à une reine par l'orgueil de la démarche et de la pensée, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe , et se rendit auprès de son père. »

« Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes , on multiplia mes chaînes , on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent , et nous apercevons Apalachucra , située au bord de la rivière Chata-

Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué (1). »

« Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en étoit fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne au conseil de s'assembler. »

« Tu connois, mon fils, les tourmens que les sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étoient parve-

(1) *Instrument des sauvages.*

nus , dans plusieurs nations , à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avoient point encore adopté cette coutume ; mais un parti nombreux s'étoit déclaré en sa faveur. C'étoit pour prononcer sur cette importante affaire , que le Mico convoquoit les Sachems ; on me conduit au lieu des délibérations. »

« Non loin d'Apalachucla, s'élevoit , sur un tertre isolé , le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formoient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étoient de cyprès poli et sculpté : elles augmentoient en hauteur et en épaisseur , et diminuoient en nombre , à mesure qu'elles se rapprochoient du centre , marqué par un pilier unique. Du

sommet de ce pilier partoient des bandes d'écorce qui , passant sur le sommet des autres colonnes , couvroient le pavillon en forme d'éventail à jour.

« Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards , en superbe manteau de castors , se rangent sur des espèces de gradins , faisant face à la porte du pavillon : le grand chef est assis au milieu d'eux , tenant à la main le calumet de paix à demi-coloré pour la guerre. A la droite des vieillards , se placent cinquante femmes couvertes d'une draperie ondoyante de plumes de cygnes. Les chefs de guerre , le tomahawk à la main , le pannache sur la tête , les mains et la poitrine teintes de sang , prennent la gauche des pères de la patrie. »

« Au pied de la colonne centrale,

brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné de huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme, et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil sauvage un appareil extraordinaire et pompeux. »

« J'étois debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire. »

« Alors un Sachem de la tribu de l'aigle, se lève : il parle ainsi :

« Mon père le Mico , Sachems ,
» matrones , guerriers des quatre
» tribus de l'aigle , du castor , du
» serpent et de la tortue , ne chan-
» geons rien aux mœurs de nos
» aïeux ; brûlons le prisonnier , et
» n'amollissons point nos coura-
» ges. C'est une coutume des
» blancs qu'on vous propose , elle
» ne peut être que pernicieuse.
» Donnez un collier rouge qui
» contienne mes paroles. »

« J'ai dit. »

« Et il jette un collier rouge
» dans l'assemblée. »

« Une matrone se lève , et dit :

« Mon père l'aigle , vous avez
» l'esprit d'un renard , et la pru-
» dente lenteur d'une tortue. Je
» veux rétrécir entre vous et moi
» la chaîne d'amitié , et nous
» planterons l'arbre de paix. Mais chan-

» changeons les coutumes de
» nos aïeux, en ce quelles ont
» de funeste. Ayons des esclaves
» qui cultivent nos champs, et
» n'entendons plus les cris du
» prisonnier, qui troublent le
» sein des mères. »

» J'ai dit. »

» Comme on voit les flots de la
mer se briser pendant un orage;
comme en automne les feuilles
séchées sont enlevées par un tour-
billon; comme les roseaux du
Meschacebé plient et se relèvent
dans une inondation subite; com-
me un grand troupeau de cerfs,
brâme au fond d'une forêt; ainsi
s'agitoit et murmuroit le conseil.
Des Sachems, des guerriers, des
matrones parlent tour à tour ou
tous ensemble. Les intérêts se
choquent, les opinions sont par-

tagées , le conseil va se dissoudre. Mais enfin l'usage antique l'emporte , et l'on décide que je serai brûlé , avec les tourmens accoutumés. »

Une circonstance vint retarder mon supplice ; la *fête des morts*, ou le *festin des âmes* approchoit. Il est d'usage qu'on ne fasse mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette grande cérémonie. On me confia à une garde sévère , et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus. »

« Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde, arrivoient en foule pour célébrer le festin des âmes. On avoit bâti une longue hutte , sur un site écarté , dans le désert. Au jour marqué , chaque cabane exhuma

les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers , et l'on suspendit tous ces squelettes , par ordre et par famille , aux parois des murs de la *salle commune des aïeux*. Les vents (on avoit choisi le moment d'une tempête) les vents , les forêts , les cataractes mugissoient au dehors , tandis que les vieillards des diverses nations , concluoient entre eux des traités de commerce , de paix et d'alliance sur les os de leurs pères. »

« On célèbre les jeux funèbres , la course , la balle , les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher , leurs bouches se rencontrent , leurs mains voltigent sur la baguette , qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux

pieds nus s'entrelacent, leurs douces haleines se confondent, elles se penchent, et mêlent leur chevelure; elles regardent leurs mères, rougissent; on applaudit (1). Le jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Kitchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme et la belle Atahensic, la première de toutes les femmes, précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang fraternel; Jouskeka, l'impie, immolant le juste Tahouitsaron; le déluge descendant à la voix du grand Esprit; Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes sauvages.

terre. Il dit encore la belle Endaé , retirée de la contrée des âmes , par les douces chansons de son époux. »

« Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture. Sur le bord de la rivière Chata - Uche se voyoit un figuier sauvage que le culte des peuples avoit consacré. Les vierges avoient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu , et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique : c'étoit là qu'on avoit creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre , en chantant l'hymne à la mort. Chaque famille porte quelque débris sacré , et jusqu'aux petits enfans sont chargés des grands os de leurs pères. Cette procession solennelle arrive à la tombe. On y descend les reli-

ques; on les y étend par couche, en les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'arbre des pleurs et du sommeil.»

« Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui m'avoient témoigné un intérêt si tendre, demandoient maintenant mon supplice à grands cris, et des nations entières retardoient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un malheureux jeune homme souffrir des tourmens épouvantables. »

« Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevoit un bois sombre de cyprès et de sapins, appelé *le bois dusang*. On y arrivoit par les ruines d'un de ces anciens monumens qui ont

appartenu à un peuple inconnu dans le désert. Au centre de ce bois, s'étendoit une vaste arène où l'on sacrifioit les prisonniers de guerre. On m'y conduisit en triomphe; tout se prépare pour ma mort: on plante le poteau d'Areskouï; les pins, les ormes, les cyprès antiques tombent sous la coignée; le bûcher s'élève, les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres; chacun invente un supplice; l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes: je commence ma chanson de mort.»

« Je ne crains point les tourmens, je suis brave, ô Muscogulges, je vous défie! je vous méprise plus que des femmes. Mon père, le fameux Outalissi,

» fils de Miscoü, a bu dans le
» crâne de vos plus fameux guer-
» riers; vous n'arracherez pas un
» soupir de mon cœur. »

« Provoqué par ma chanson, un
guerrier me perça le bras d'une
flèche; je dis: « Frère, je te re-
» mercie. »

« Malgré l'activité des bour-
reaux, les préparatifs du supplice
ne purent être achevés avant le
coucher du soleil; on consulta
le jongleur qui défendit de trou-
bler les génies des ombres, et
ma mort fut encore suspendue
jusqu'au lendemain. Mais, dans
l'impatience de jouir du specta-
cle, et pour être plus tôt prêt au
lever de l'aurore, on ne quitta
point le bois du sang; on alluma
de grands feux, et l'on commença
des festins et des danses. »

« Cependant on m'avoit étendu sur le dos ; des cordes , partant de mon cou , de mes pieds , de mes bras , alloient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étoient couchés sur ces cordes ; et je ne pouvois faire un mouvement , sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'allonge , les chants et les danses cessent par degré. les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres , devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques sauvages errans : tout s'endort. A mesure que le bruit des hommes s'affoiblit , celui du désert augmente , et au tumulte des voix , succèdent les plaintes du vent dans la forêt. »

« C'étoit l'heure où une jeune Indienne qui ne vient que d'être mère , se réveille en sursaut au

milieu de la nuit ; car elle a cru entendre les cris de son premier né qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel où la lune erroit dans les nuages , je réfléchissois sur ma destinée ; Atala me sembloit un monstre d'ingratitude. Moi qui m'étois dévoué aux flammes plutôt que de la quitter !... m'abandonner au moment du supplice !... Et pourtant je sentois que je l'aimois toujours , et que je mourais avec joie pour elle. »

« Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, pour nous avertir de profiter de ce court instant : dans les grandes douleurs, au contraire, il est je ne sais quoi de pesant qui nous endort : des yeux fatigués par les larmes, cherchent naturellement à se fermer , et la bonté de la Pro-

vidence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédaï, malgré moi, à ce lourd sommeil, que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvois qu'on m'ôtoit mes entraves, et je croyois sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers. »

« Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la pâle clarté de la lune dont un rayon s'échappoit alors entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allois pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restoit, mais il paroissoit impossible de la

rompre , sans toucher un guerrier qui la couvroit toute entière de son corps. Atala y porte la main ; le guerrier s'éveille à demi , et se dresse sur son séant ; Atala reste immobile , et le regarde. L'Indien croit que c'est l'Esprit des ruines ; il se recouche , en fermant les yeux , et en invoquant son Manitou : le lien est brisé. Je me lève , je suis ma libératrice. Mais combien de dangers nous environnent ! Tantôt nous sommes près de heurter des sauvages endormis dans l'ombre ; tantôt une garde nous interroge , et Atala répond en changeant sa voix. Des enfans poussent des cris , des dogues aboient sur notre passage. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste , que des hurlemens ébranlent la forêt. Le camp se réveille , des feux

s'allument, on voit courir de tous côtés des sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course. »

« Quand l'aurore sortit de l'Orient, nous étions déjà loin dans le désert. Grand Esprit ! vous le savez, quelle fut ma félicité, lorsque je me retrouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnoit à moi pour toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les hommes » sont bien peu de chose ; mais » quand les génies les visitent, alors » ils ne sont rien du tout. Vous » êtes un génie, vous m'avez visité, et je ne puis parler devant » vous. » — Atala me tendit la main avec un sourire mélancolique : « H

» faut bien , dit - elle , que je vous
» suive , puisque vous ne voulez
» pas fuir sans moi. Cette nuit ,
» j'ai séduit le jongleur par des
» présens ; j'ai enivré vos bour-
» reaux avec de l'essence de feu (1),
» et j'ai dû hasarder ma vie pour
» vous , puisque vous aviez donné
» la vôtre pour moi. Oui , jeune
» idolâtre , ajouta-t-elle , avec un
» accent qui m'effraya , le sacri-
» fice sera réciproque. »

» Atala me remit des armes
qu'elle avoit apportées , ensuite elle
pansa ma blessure. En l'essuyant
avec une feuille de papaya , elle la
mouilloit de ses larmes. « C'est un
» baume , lui dis-je , que tu répands
» sur ma plaie. » — « Je crains pie-
» tôt que ce ne soit un poison , ré-

(1) De l'eau - de - vie.

» pondit-elle ; il sort du cœur. » Elle déchira un des voiles de son sein , dont elle fit une première compresse qu'elle rattacha avec une boucle de ses cheveux. »

« L'ivresse qui dure long temps chez les sauvages , et qui est pour eux une espèce de maladie , les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées ; et s'ils nous cherchèrent ensuite , il est probable que ce fut à l'occident , dans la persuasion que nous serions descendus au Meschacébé : mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile (1), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des chênes. »

« Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu

(1) Le Nord.

gagné à ma délivrance ; le désert dérouloit maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir dans ces bois sauvages ? Souvent en regardant Atala, je me rappelois cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avoit fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien longtemps, alors que les hommes vivoient trois âges de chênes. »

« Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, j'étois presque nu. Elle me broda des mocassines (1) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épics. Je prenois soin à mon tour de sa

(1) Chaussure indienne.

parure. Tantôt je lui mettois sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés; tantôt je lui faisois des colliers avec des graines rouges d'azaléa; et puis je me prenois à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté. »

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau où à la nage. Atala appuyoit une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires. »

« Souvent dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne vert, sont couverts d'une

mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez, sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée, revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour, car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, viennent s'accrocher à ces mousses, et présentent avec elles l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen auroit brodé des insectes et des oiseaux éclatans. »

« C'étoit dans ces merveilleuses hôtelleries, préparées au milieu des solitudes, par le grand Esprit, que nous nous reposions à midi.

Lorsque les vents descendoient du ciel pour balancer ce grand cèdre ; que le château aérien , bâti sur ses branches , alloit flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis dans ses abris ; que mille soupirs sortoient des corridors et des voûtes du mobile édifice ; jamais les sept merveilles de l'ancien monde, n'ont approché de ce monument du désert. »

« Chaque soir, nous allumions un grand feu , et nous bâtissions la hutte du voyage , avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avois tué une dinde sauvage , un ramier, un faisan des bois , nous le suspendions devant le chêne embrasé , au bout d'une gaulé , plantée en terre , et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des

mousses, appelées tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de Mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise unies. Le noyer noir, le sumach, l'érable, fournissoient le vin à notre table solitaire. Quelquefois j'allois chercher parmi les roseaux, une plante dont la fleur allongée en cornet, contenoit un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la providence, qui, sur la foible tige d'une fleur, avoit placé cette source limpide au milieu des marais corrompus; comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie. »

« Hélas ! je découvris bientôt que je m'étois trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avançons

avancions dans le désert, elle devenoit triste. Souvent elle tressailloit sans cause, et tournoit précipitamment la tête. Je la surprénois attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportoit vers le ciel, avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayoit surtout, étoit, je ne sais quel secret, je ne sais quelle pensée, cachée au fond de son âme, que j'entrevois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même but. Que de fois elle m'a dit: «ô mon jeune amant! je t'aime » comme l'ombre des bois au milieu du jour! tu es beau comme » le désert avec toutes ses fleurs » et toutes ses brises. Si je me

» penche sur toi , je frémis ; si ma
» main tombe sur la tienne , il me
» semble que je vais mourir. L'au-
» tre jour le vent jeta tes cheveux
» sur mon visage , tandis que tu te
» délassois sur mon sein ; je crus
» sentir le léger toucher des esprits
» invisibles. Oui , j'ai vu les che-
» vrettes de la montagne d'Occone ;
» j'ai entendu les propos des hom-
» mes rassasiés de jour ; mais la
» douceur des petits chevreaux et
» la sagesse des vieillards , sont
» moins plaisantes et moins fortes
» que tes paroles. Eh ! bien ,
» pauvre Chactas , je ne serai ja-
» mais ton épouse : »

« Les perpétuelles contradictions
de l'amour et de la religion d'Ata-
la , l'abandon de sa tendresse et la
chasteté de ses mœurs , la fierté de
son caractère et sa profonde sensi-

bilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites; tout en faisoit, pour moi, un être incompréhensible. Atala ne pouvoit pas prendre sur un homme, un foible empire: pleine de passions, elle étoit pleine de puissance; il falloit ou l'adorer, ou la haïr. »

» Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allegany, et nous atteignîmes une des branches du Ténase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve. »

« Le village de Stico, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montrait à notre gauche, au détour d'un promontoire : nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînoit, couloit entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevoit le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étoient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressembloit à une statue, élevée dans la montagne au génie de ces déserts. »

« Atala et moi nous joignons notre silence au silence de cette scène du monde primitif. quand

tout à coup la fille de l'exil , fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie ; elle chantoit la patrie absente.

« Heureux ceux qui n'ont point
» vu la fumée des fêtes de l'étran-
» ger , et qui ne se sont assis qu'aux
» festins de leurs pères ! »

« Si le geai bleu du Meschace-
» bé , disoit à la Nonpareille des
» Florides : pourquoi vous plai-
» gnez-vous si tristement ? n'avez-
» vous pas ici de belles eaux et de
» beaux ombrages , et toutes sortes
» de pâtures comme dans vos fo-
» rêts ? Oui , répondroit la Non-
» pareille fugitive ; mais mon nid
» est dans le jasmin : qui me l'ap-
» portera ? et le soleil de ma sa-
» vane , l'avez-vous ? »

» Heureux ceux qui n'ont point
» vu la fumée des fêtes de l'étran-

» ger, et qui ne se sont assis
» qu'aux festins de leurs pères! »
« Après les heures d'une marche
» pénible, le voyageur s'assied tris-
» tement. Il contemple autour de
» lui les toits des hommes; le voya-
» geur n'a pas un lieu où reposer
» sa tête! Le voyageur frappe à la
» cabane, il met son arc derrière
» la porte; il demande l'hospitali-
» té; le maître fait un geste de la
» main: le voyageur reprend son
» arc, et retourne au désert! »

« Heureux ceux qui n'ont point
» vu la fumée des fêtes de l'étran-
» ger, et qui ne se sont assis qu'aux
» festins de leurs pères! »

« Merveilleuses histoires racon-
» tées autour du foyer, tendres
» épanchemens du cœur, longues
» habitudes d'aimer si nécessaires
» à la vie, vous avez rempli les

» journées de ceux qui n'ont point
» quitté leur pays natal! Leurs
» tombeaux sont dans leur patrie,
» avec le soleil couchant, les
» pleurs de leurs amis, et les
» charmes de la religion! »

« Heureux ceux qui n'ont point
» vu la fumée des fêtes de l'étran-
» ger, et qui ne se sont assis
» qu'aux festins de leurs pères! »

» Ainsi chantoit Atala : rien n'in-
terrompoit ses plaintes, hors le
bruit insensible de notre canot sur
les ondes. En deux ou trois endroits
seulement, elles furent recueillies
par un foible écho, qui les redit
à un second plus foible, et celui-ci
à un troisième, plus foible encore :
on eût cru que les âmes de deux
amans, jadis infortunés comme
nous, attirées par cette mélodie
touchante, se plaisoient à en sou-

pirer les derniers sons dans la montagne. »

« Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs mêmes, redoubloient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençoient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, alloient triompher de ses vertus chrétiennes. Elle prioit continuellement sa mère, dont elle avoit l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandoit si je n'entendois pas une voix plaintive, et si je ne voyois pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, brûlant de désir, et songeant que j'étois peut être perdu sans retour dans ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras ; cent fois je lui proposai de bâtir

une hutte dans ces déserts . et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours. « Songe, » me disoit-elle , mon jeune ami, » qu'un guerrier se doit à sa patrie ; » qu'est-ce qu'une foible femme » auprès des devoirs que tu as à » remplir ? Prends courage , fils » d'Outalissi ; ne murmure point » contre ta destinée : le cœur de » l'homme est comme l'éponge du » fleuve , qui tantôt boit une onde » pure , dans les temps de sérénité ; » tantôt s'enfle d'une eau bour- » beuse , quand le ciel a troublé les » eaux. L'éponge a-t-elle le droit » de dire : « Je croyois qu'il n'y eût » jamais eu d'orages , et que le so- » leil n'eût jamais été brûlant ? » » O René , si tu crains les trou- » bles du cœur , défie-toi des retraites sauvages : les grandes passions sont

solitaires, et les transporter au désert, ce n'est que les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpens, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas; nos maux sembloient ne se pouvoir plus accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble. »

« C'étoit le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* avoit commencé son cours, et tout annonçoit un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, pour goûter la

fraicheur au milieu du jour ; le ciel commença de se couvrir. Toutes les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts muettes demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulemens d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi antiques que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés dans le fleuve, nous nous hâtâmes de gagner le bord, et de nous retirer dans une forêt. »

« Ce lieu étoit un terrain marécageux. Nous avançons avec peine sous une voûte de smilax, et parmi des ceps de vigne, des indigo, des faséoles, des lianes rampantes qui entravoient nos pieds comme des filets. Le sol humide murmuroit autour de nous, et à chaque ins-

tant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre , d'énormes chauves-souris nous aveugloient , les serpens à sonnette bruissaient de toutes parts , et les loups , les ours , les bisons , les carcajous , les petits tigres , qui se venoient cacher dans ces retraites , les remplissoient de leurs mugissemens. »

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Tout à coup la nue se déchire , et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux sorti du couchant , mêle en un vaste chaos les nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup , et à travers ses crevasses , on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie.

Quel affreux et magnifique spectacle ! La foudre allume, en divers lieux, les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumées assiègent les nues, qui dégorgeant leurs foudres dans le vaste embrasement. Les détonations de l'orage et de l'incendie, le fracas des vents, les gémissemens des arbres, les cris des fantômes, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres, qui s'éteignent en tombant dans les ondes ; tous ces bruits multipliés par les échos du ciel et des montagnes, assourdissent le désert. »

« Le grand Esprit le sait ! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Au pied du bouleau sous lequel nous nous étions retirés, je lui fis un rempart

de mon corps ; je parvins quelque temps à la garantir des torrens de pluie , qui fondoient sur nous par toutes les feuilles abattues des arbres. Assis dans l'eau contre le tronc de l'arbre , tenant ma bien-aimée sur mes genoux , et réchauffant ses beaux pieds nus entre mes mains amoureuses , j'étois plus heureux qu'une nouvelle épouse , qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein. »

» Cependant nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête ! tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein. « Orage, m'é-
» criai-je , est-ce une goutte de
» votre pluie ? » Puis, embrassant étroitement mon amante : — « Ata-
» la , lui dis-je , vous me cachez
» quelque chose. Ouvre-moi ton
» cœur ; ô ma beauté ! cela fait

» tant de bien , quand un ami re-
» garde dans notre âme ! Raconte-
» moi cet autre secret de la dou-
» leur, que tu t'obstines à taire. Ah !
» je le vois , tu pleures ta patrie ! »
— Elle repartit aussitôt : — « En-
» fant des hommes, comment pleu-
» rerois-je ma patrie , puisque mon
» père n'étoit pas de la terre des
» palmiers ? » — « Quoi ! répliquai-je
» avec un profond étonnement : vos
» pères n'étoient point du pays des
» palmiers ! Quel est donc celui
» qui vous a mise sur cette terre
» de larmes ? Répondez. » Atala
dit ces paroles :

— « Avant que ma mère eût ap-
» porté en mariage au guerrier
» Simaghan , trente cavales , vingt
» buffles , cent mesures d'huile
» de glands , cinquante peaux de
» castors , beaucoup d'autres ri-

» chesses, elle avoit connu un hom-
» me de la chair blanche. Or, la
» mère de ma mère lui jeta de
» l'eau au visage, et la contraignit
» d'épouser le magnanime Sima-
» ghan, tout semblable à un roi,
» et honoré des peuples comme un
» génie. Mais ma mère dit à son
» nouvel époux : Mon ventre a
» conçu, tuez moi. » Simaghan lui
» répondit : « Le grand Esprit me
» garde d'une si mauvaise action !
» je ne vous mutilerai point, je ne
» vous couperai point le nez ni
» les oreilles, parce que vous avez
» été sincère, et que vous n'avez
» point trompé ma couche. Le fruit
» de vos entrailles sera mon fruit,
» et je ne vous visiterai qu'après
» le départ de l'oiseau de rizière,
» lorsque la treizième lune aura
» brillé. » En ce temps-là, je bri-
sai

» sai le sein de ma mère, et com-
» mençai à croître, fière comme
» une Espagnole et comme une
» sauvage. Ma mère me fit Chré-
» tienne, comme elle-même et
» comme mon père. Ensuite le
» chagrin d'amour vint la cher-
» cher, et elle descendit dans la
» petite cave garnie de peaux,
» d'où l'on ne sort jamais. »

» « Telle fut l'histoire d'Atala. » Et
» quel étoit donc ton père, pauvre
» orpheline du désert? lui dis-je.
» Comment les hommes l'appe-
» loient-ils sur la terre, et quel
» nom portoit-il parmi les génies?
» — « Je n'ai jamais lavé les pieds
» de mon père, dit Atala; je sais
» seulement qu'il vivoit avec une
» sœur à Saint-Augustin, et qu'il
» a toujours été fidèle à ma mère:
» Philippe étoit son nom parmi

» les anges, et les hommes le
» nommoient Lopez. »

« A ces mots, je poussai un cri qui
retentit dans toute la solitude; le
bruit de mes transports se mêla au
fracas des tonnerres. Serrant Atala
sur mon cœur, comme si je l'eusse
voulu étouffer, je m'écriai avec des
sanglots interrompus. « O ma sœur !
» ô fille de Lopez ! fille de mon
» bienfaiteur ! » Atala effrayée, me
demanda d'où venoit mon trouble ;
mais quand elle sut que Lopez
étoit cet hôte généreux, qui m'a-
voit adopté à Saint-Augustin, et
que j'avois quitté pour être libre,
elle fut saisie elle-même de con-
fusion et de joie. »

« C'en étoit trop pour nos cœurs
que cette amitié fraternelle, qui
venoit nous visiter, et joindre son
amour à notre amour. Tous les

combats d'Atala alloient devenir inutiles: en vain je la sentis porter une main à son sein et faire un mouvement extraordinaire; déjà je l'avois saisie, déjà je m'étois enivré de son souffle, déjà j'avois bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des foudres, je tenois mon épouse dans mes bras, au milieu des déserts, en présence de l'Éternel: pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours sauvages! superbes forêts qui agitiez toutes vos lianes et tous vos dômes, comme les rideaux et le ciel de notre couche! pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen! fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature! n'étiez-vous donc qu'un vain appareil pré-

paré pour nous tromper , et ne putes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs , la félicité d'un homme ! »

« Atala n'offroit plus qu'une faible résistance , je touchois au moment du bonheur ; quand tout à coup un impétueux éclair , suivi d'un éclat de la foudre , sillonne l'épaisseur des ombres , remplit toute la forêt de soufre et de lumière , et brise un arbre à nos pieds ; nous fuyons pleins d'épouvante. O surprise ! . . . dans le silence qui succède à ce grand déchirement , nous entendons le son d'une cloche ! Tous deux interdits , nous prêtons l'oreille à ce bruit si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche , il redouble ses cris , il arrive , il hurle de joie à nos

» pieds: un vieux solitaire, portant
» une petite lanterne, le suit à tra-
» vers la forêt. « La Providence soit
» bénie, s'écria-t-il, aussitôt qu'il
» nous apercut. Il y a bien long-
» temps que je vous cherche! Nous
» sonnons ordinairement la cloche
» de la mission, pendant la nuit
» et dans les tempêtes, pour appe-
» ler les voyageurs; et à l'exemple
» de nos frères des Alpes et du Li-
» ban, nous avons appris à notre
» chien à découvrir les étrangers
» égarés dans ces solitudes. Il vous a
» sentis, dès le commencement de
» l'orage, et il m'a conduit ici. Bon
» Dieu! comme ils sont jeunes!
» Pauvres enfans! comme ils ont
» dû souffrir dans ce désert! Allons;
» j'ai apporté une peau d'ours, ce
» sera pour cette jeune femme; voi-
» ci un peu de vin dans notre cate-

» base : Que Dieu soit loué dans
» toutes ses œuvres ! sa miséricorde
» est bien grande et sa bonté est
» infinie. »

Atala étoit déjà aux pieds du religieux : « Chef de la prière , lui
» disoit-elle , je suis chrétienne ;
» c'est le ciel qui t'envoie ici pour
» me sauver. » — Pour moi , je
comprendois à peine l'hermite ; cette
charité me sembloit si fort au-des-
sus de l'homme ; que je croyois
faire un songe. A la lueur de la
petite lanterne , que tenoit le re-
ligieux , j'entrevois sa barbe
et ses cheveux tout trempés d'eau ;
ses pieds , ses mains et son visage
étoient ensanglantés par les ron-
ces. « Vieillard , m'écriai-je enfin ,
» quel cœur as-tu donc , toi qui n'as
» pas craint d'être frappé de la fou-
» dre ? — « Craindre ! repartit le

» père, avec une sorte de chaleur ;
» craindre , lorsqu'il y a des hom-
» mes en péril , et que je leur puis
» être utile ! je serois donc un bien
» indigne serviteur de Jésus-Christ !
» — Mais sais-tu , lui dis-je , que
» je ne suis pas chrétien ! — « Jeune
» homme, répondit l'hermite, vous
» ai-je demandé votre religion ?
» Jésus-Christ a-t-il dit : mon sang
» lavera celui ci , et non pas celui-
» là ? Il est mort pour le juif et
» le gentil , et il n'a vu dans tous
» les hommes que des frères et des
» infortunés. Ce que je fais ici
» pour vous , est fort peu de chose ,
» et vous trouveriez ailleurs bien
» d'autres secours ; mais la gloire
» n'en doit point retomber sur les
» prêtres. Que sommes - nous , foi-
» bles solitaires, sinon de grossiers
» instrumens d'une œuvre céleste !

» et cependant quel seroit le sol-
» dat assez lâche pour reculer,
» lorsque son chef, la croix à la
» main, et le front couronné d'é-
» pines, marche devant lui au se-
» cours des hommes? »

« Ces paroles saisirent tout mon
cœur; des larmes d'admiration et
de tendresse tombèrent de mes
yeux. « Mes chers néophytes, dit le
» missionnaire, je gouverne dans
» ces forêts un petit troupeau de
» vos frères sauvages. Ma grotte
» est assez près d'ici dans la mon-
» tagne; venez vous réchauffer chez
» moi, vous n'y trouverez pas les
» commodités de la vie, mais vous
» y aurez un abri; et il faut en-
» core en remercier la bonté di-
» vine, car il y a bien des hommes
» qui en manquent. »

LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leur pensée. A mesure que le solitaire parloit, je sentois les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même dans le ciel, s'embloit s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt, et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchoit devant nous en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je donnois la main à Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournoit souvent

pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre étoit suspendu à son cou ; il tenoit un bâton blanc dans la main droite. Sa taille étoit élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avoit pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passion ; on voyoit que ses jours avoient été mauvais, et les rides de son front montroient les cicatrices des passions étouffées par les vertus, et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parloit debout et immobile, ses yeux modestement baissés, son nez aquilin, sa longue barbe, avoient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre : quiconque a vu,

comme moi , le père Aubry , cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert , a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre. »

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne , nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lières et les giraumonds humides , que la pluie avoit abattus des rochers. Il n'y avoit , dans ce lieu , qu'une natte de feuilles de papaya , une calabasse pour puiser de l'eau , quelques vases de bois , une bêche , un serpent familier et , sur une pierre qui servoit de table , un crucifix et le livre des chrétiens. »

« L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs en-

tre deux pierres , et en ayant fait un gâteau , il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée , il nous le servit tout brûlant , avec de la crème de noix dans un vase d'érable. »

« Le soir ayant ramené la sérénité , le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir sur un quartier de rocher , à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu qui commandoit une vue immense sur le désert. Les restes de l'orage étoient jetés en désordre vers l'orient ; les feux de l'incendie , allumé dans les forêts par la foudre , brilloient encore dans le lointain ; au pied de la montagne un bois de pins tout entier , étoit renversé dans la vase , et les fleuves rouloient pêle - mêle , les ar-

giles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux, et les poissons morts, dont on voyoit le ventre argenté flotter à la surface des ondes. »

» Ce fut au milieu de cette scène imposante, qu'Atala raconta notre histoire au vieux génie de la montagne. Son cœur chrétien parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe. « Mon enfant, dit-il » à Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire » duquel vous avez déjà fait tant » de choses; il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrens, se dissiper ces » nuages; croyez-vous que celui » qui peut calmer une telle tempête, ne pourra pas apaiser les » troubles du cœur de l'homme? » Si vous n'avez pas de meilleure

» retraite , ma chère fille , je vous
» offre une cabane parmi le tron-
» peau que j'ai eu le bonheur d'ap-
» peler à Jésus - Christ. J'instruirai
» Chactas , et je vous le donnerai
» pour époux quand il sera digne
» de l'être. »

A ces mots je tombai aux genoux
du solitaire , en versant des pleurs
de joie , mais Atala devint pâle
comme la mort. Le vieillard me
releva avec bénignité ; et je m'a-
perçus alors qu'il avoit les deux
mains mutilées. Atala comprit sur-
le-champ ses malheurs. « Les bar-
» bares ! s'écria-t-elle. — »

« Ma fille , reprit le père avec
un doux sourire , qu'est - ce que
» cela auprès de ce qu'à enduré
» mon divin maître ? Si les In-
» diens idolâtres m'ont affligé , ce
» sont de pauvres aveugles que

» Dieu éclairera un jour. Je les
» chéris même davantage, en pro-
» portion des maux qu'ils m'ont
» faits. Je n'ai pu rester dans ma
» patrie, où j'étois retourné, et où
» une illustre reine m'a fait l'hou-
» neur de vouloir contempler ces
» foibles marques de mon aposto-
» lat. Et quelle récompense plus
» glorieuse pouvois-je recevoir de
» mes travaux, que d'avoir obtenu,
» du chef de notre religion, la per-
» mission de célébrer le divin sa-
» crifice, avec ces mains mutilées?
» Il ne me restoit plus, après un
» tel honneur, qu'à tâcher de m'en
» rendre digne, et je suis revenu
» dans ces déserts, consumer le
» reste de ma vie au service de
» mon Dieu. Il y a bientôt trente
» ans que j'habite cette solitude,
» et il y en aura demain vingt-

» deux, que je suis établi dans ce
» rocher. Quand j'arrivai dans ces
» lieux, je n'y trouvai que des
» familles vagabondes, dont les
» mœurs étoient féroces et la vie
» fort misérable. Je leur ai fait en-
» tendre la parole de paix, et leurs
» mœurs se sont graduellement
» adoucies. Ils vivent maintenant
» rassemblés dans une petite so-
» ciété chrétienne, au bas de cette
» montagne. J'ai tâché, en les ins-
» truisant dans la voie du salut, de
» leur enseigner les premiers arts
» de la vie; mais sans les porter
» trop loin, et en retenant ces hon-
» nêtes gens dans cette simplicité
» qui fait le bonheur. Pour moi,
» craignant de les gêner par ma
» présence, je me suis retiré dans
» cette grotte, où ils viennent me
» consulter. C'est ici que loin des

» hommes, j'admire Dieu dans la
» grandeur de ces solitudes, et que
» je me prépare à la mort, que
» m'annoncent mes vieux jours.»

« En achevant ces mots, le Solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondoit. De muets éclairs ouvroient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant, trois soleils brilloient ensemble. Quelques renards, dispersés par l'orage, alongeoient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendoit le frémissement des plantes, qui, séchant à la brise du soir, relevoient de toutes parts leurs tiges abattues.»

« Nous rentrâmes dans la grotte, où l'hermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une

profonde langueur se peignoit dans les yeux, et dans les mouvemens de cette vierge; elle regardoit le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret; mais quelque chose sembloit la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit: elle cherchoit le solitaire; mais comme il lui avoit donné sa couche, il étoit allé contempler la beauté de la nuit, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'étoit assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrens gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner

à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la foiblesse d'Atala, que des marques passagères de lassitude ! »

« Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux moqueurs nichés dans les accasias et les lauriers qui environnoient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai, tout humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérois, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque enfant, mort à la mamelle, seroit descendue sur cette fleur, dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porteroit au sein de ma maîtresse. Je cherchai ensuite mon hôte ; je le trouvai la robe relevée dans ces deux poches, le chapelet à la main,

et m'attendant , assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la mission , tandis qu'Atala reposoit encore : j'acceptai son offre , et nous nous mîmes en route à l'instant. »

« En descendant la montagne , j'aperçus des chênes où des génies sembloient avoir dessiné des traits mystérieux. L'hermite avoit lui-même tracé ces lignes : c'étoient des vers d'un ancien poète appelé Homère , et quelques sentences d'un autre poète bien plus vieux encore , nommé Salomon. Il y avoit , je ne sais quelle antique et mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps , ces vers rongés de mousse , ce Solitaire qui les avoit gravés , et ces vieux chênes qui , au fond d'un désert , lui servoient de livres. »

Son nom , son âge , la date de

sa mission, étoient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument :

» il durera encore plus que moi,
» me répondit le père, et aura
» toujours plus de valeur que le
» peu de bien que j'ai fait. «

» De - là, nous arrivâmes à une gorge de vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'étoit un pont naturel, comme celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, mais leurs copies sont toujours petites; il n'en est pas ainsi de la nature quand elle se plaît à imiter les ouvrages des hommes. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une

autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers. «

» Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes au milieu d'une autre merveille ; car nous marchions d'enchantement en enchantement : c'étoit le cimetière des Indiens de la mission, ou les *bocages de la mort*. L'hermite leur avoit permis d'ensevelir leurs morts à leur manière ; il avoit seulement sanctifié ce lieu par une croix. (1) Le sol

(1) Apparemment que le père Aubry avoit fait, comme les Jésuites à la Chine, qui permettoient aux Chinois d'enterrer leurs parens dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

en étoit divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque lot faisoit, à lui seul, un petit bocage, qui varioit selon le goût et le cœur de ceux qui l'avoient planté. Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages; on l'appeloit *le ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes, étoit fermé à l'orient par le pont, sous lequel nous avions passé; deux collines le bornoient au septentrion et au midi; il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges, marbrés de vert, et ressemblant à de hautes colonnes, formoient un magnifique péristile à ce beau temple de la mort. Dans ce bois régnoit un bruit solennel, comme

le sourd mugissement de l'orgue, sous les voûtes d'une église chrétienne; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendoit plus que les hymnes des oiseaux qui célébroient, à la mémoire des morts, une fête éternelle. «

» En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verts qui bordaient une de ces anciennes routes, que l'on trouve dans la solitude. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur vieux pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux, et accoururent au - devant de lui. Les uns baisoient respectueusement sa

robe; les autres aidoint ses pas
chancelans; les mères élevoient
leurs petits enfans dans leurs bras,
pour leur faire voir l'homme de
Jésus - Christ, qui répandoit des
larmes paternelles. Il s'informoit,
en marchant, de ce qui se pas-
soit au village: il donnoit un con-
seil à celui-ci, réprimandoit dou-
cement celui-là; il parloit des
moissons à recueillir, des enfans
à instruire, des peines à consoler,
et il mêloit Dieu à tous ses dis-
cours. «

» Ainsi escortés; nous arrivâmes
jusqu'au pied d'une grande croix,
qui se trouvoit sur le chemin.
C'étoit là que le serviteur de
Dieu avoit accoutumé de célé-
brer les mystères de sa religion :
» Mes chers néophytes, dit-il, en
» se tournant vers la foule, il

» vous est arrivé un frère et une
» sœur ; et pour surcroît de bon-
» heur, je vois que la divine
» providence a épargné hier vos
» moissons : voilà deux grandes
» raisons de la remercier. Of-
» frons-lui donc le divin sacri-
» fice, et que chacun y apporte
» un recueillement profond, une
» foi vive, une reconnoissance
» infinie, et un cœur humilié. «

» Aussitôt le prêtre divin re-
vêt une tunique blanche, d'écorce
de mûriers, qu'il avoit apportée
avec lui ; les vases sacrés sont ti-
rés d'un tabernacle au pied de la
croix, l'autel se prépare sur un
quartier de roche, l'eau se puise
dans le torrent voisin, et une
grappe de raisin sauvage, four-
nit le vin du sacrifice. Nous nous
mettons tous à genoux dans les

hautes herbes, et le mystère commence au milieu du désert. »

» L'aurore, paroissant derrière les montagnes, enflammoit le vaste orient. Tout étoit d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur, sortit enfin d'un abyme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre, en ce moment même, élevoit dans les airs. O charme de la religion ! ô magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil hermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocens Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous tombâmes la face contre terre, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur toutes les

forêts, car je le sentis descendre dans mon cœur. »

» Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village, où j'admirai de nouveau les miracles de la religion. Là, régnoit le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvroit une culture naissante ; les épis rouloient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçoit l'arbre de dix siècles. Partout on voyoit les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs, avec de longues chaînes, alloient

mesurant le désert, et des arbitres établissoient les premières propriétés. L'oiseau cédoit son nid; le repaire de la bête féroce se changeoit en une cabane. On entendoit gronder des forges, et les coups de la coignée faisoient, pour la dernière fois, mugir des échos, qui alloient eux-mêmes expirer avec les arbres qui leur servoient d'asile. «

» J'errois avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par le souvenir d'Atala, et par les rêves de félicité, dont je berçois tout mon cœur. J'admirois le triomphe du christianisme sur la vie sauvage, je voyois l'homme se civilisant à la voix de la religion; j'assistois aux noces primitives de l'homme et de la terre: l'homme, par ce grand



contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant, en retour, à porter fidèlement les moissons, les enfans et les cendres de l'homme. «

» Cependant on apporta un enfant au missionnaire qui le baptisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendoit au bocal de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin de la solitude. Le pasteur marchoit devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la don-

nant en héritage à Adam. Cette petite procession qui, pêle - mêle avec ses troupeaux , suivoit de rocher en rocher son chef vénérable , représentoit à mon cœur attendri, ces antiques migrations des premières familles des hommes, alors que Sem , avec ses enfans, s'avançoit à travers le monde désert, en suivant le soleil qui marchoit devant lui. «

» Je voulus savoir du saint hermite , comment il gouvernoit ses enfans ; il me répondit avec une grande complaisance : » Je ne leur » ai donné aucune loi ; je leur ai » seulement enseigné à s'aimer, à » prier Dieu , et à espérer dans » une meilleure vie ; toutes les lois » du monde sont là - dedans. Vous » voyez au milieu du village une » cabane plus grande que les au-

» tres; elle sert de chapelle dans
» la saison des pluies. On s'y as-
» semble soir et matin pour louer
» le Seigneur, et quand je suis
» absent, c'est un ancien qui fait
» la prière; car la vieillesse est,
» comme la maternité, une espèce
» de sacerdoce de la nature. En-
» suite on va travailler dans les
» champs, et quoique les propriétés
» soient divisées, afin d'apprendre
» l'économie sociale, les moissons
» sont déposées dans des greniers
» communs, pour maintenir la cha-
» rité fraternelle. Quatre vieillards
» distribuent avec égalité le pro-
» duit du labeur. Ajoutez à cela des
» cérémonies religieuses et beau-
» coup de cantiques, la croix où
» j'ai célébré les mystères, l'or-
» meau sous lequel je prêche dans
» les bons jours, nos tombeaux tout

» près de nos champs de blé, nos
» fleuves où je plonge les petits en-
» fans, et les saint Jean du désert ;
» vous aurez une idée complète
» de ce royaume de Jésus-Christ. «

» Les paroles du Solitaire me
ravirent, et je sentis à l'instant la
supériorité de cette vie stable, mo-
rale et occupée, sur la vie errante,
inutile et oisive du Sauvage. «

» Ah ! René, je ne murmure
point contre la Providence, mais
j'avoue que je ne me rappelle ja-
mais cette société évangélique, sans
éprouver toute l'amertume des re-
grets. Qu'une hutte, avec Atala sur
ces bords, auroit rendu ma vie heu-
reuse ! Là finissoient toutes mes
courses ; là, avec une épouse ado-
rée, inconnu des hommes, et ca-
chant mon bonheur au fond des
forêts, j'aurois passé comme ces

fleuves qui n'ont pas même un nom dans le désert ! Au lieu de cette paix que j'osois alors me promettre , dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours ! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages , long-temps exilé de mon pays , et n'y trouvant à mon retour qu'une cabane en ruine, et des amis oubliés dans la tombe : telle devoit être la destinée de Chactas. «

LE DRAME.

» Si mon songe de bonheur fut vif, il fut du moins de courte durée, et le reveil m'attendoit à la grotte du Solitaire. Je fus surpris, eu y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle

soudaine horreur me saisit, je sentis mon cœur se dissoudre, et il me sembla que les lauriers murmuroient tristement sur la montagne. En approchant de la grotte, je n'osois appeler la fille de Lopez. Mon imagination étoit également épouvantée, ou de la voix ou du silence qui succéderoit à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnoit à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : » O vous que le » ciel accompagne et fortifie ! pé- » nétrez dans ces ombres, et ren- » dez-moi Atala ! «

» Qu'il est foible celui que les passions dominant ! qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avoit plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, qu'il n'y en avoit dans toute la jeunesse de mon sein.

L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au-dehors, plein de terreur. Bientôt un foible murmure, semblable à des plaintes, sortit du fond du rocher et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant toutes mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne... Esprits de mes pères! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux! «

» Le solitaire avoit allumé un flambeau de pin; il le tenoit d'une main tremblante, au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brilloient sur son front; ses regards à demi-éteints cherchoient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayoit de sourire.

Frappé

Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompit le premier: » Ceci, dit-il, ne sera » qu'une fièvre occasionnée par la » fatigue, et si nous nous rési- » gnons à la volonté de Dieu, il » aura pitié de nous. «

» A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement du désespoir à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas long-temps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche. «

Mon père, dit-elle d'une voi-

» affoiblie , en s'adressant au reli-
» gieux , je touche au moment de
» la mort. O Chacias ! écoute sans
» trop de désespoir le funeste se-
» cret que je t'ai caché , pour ne
» pas te rendre trop misérable , et
» pour obéir à ma mère. Tâche
» de ne pas m'interrompre par des
» marques d'une douleur qui pré-
» cipiteroient le peu d'instans que
» j'ai à vivre. J'ai beaucoup de cho-
» ses à raconter , et pourtant , aux
» battemens de ce cœur , qui se
» ralentissent ... à je ne sais quel
» fardeau glacé que mon sein sou-
» lève à peine , je sens que je ne
» me saurois trop hâter. «

» Après quelques momens de si-
» lence , Atala poursuivit ainsi :

» Ma triste destinée a commen-
» cé presque avant que j'eusse vu
» la lumière. Ma mère m'avait

» conçue dans le malheur ; je fa-
» tiguois son sien : et elle me mit au
» monde avec de grands déchire-
» mens d'entrailles : on désespéra
» de ma vie. Pour sauver mes jours,
» ma mère fit un vœu : elle promit
» à la Reine des anges que je lui
» consacrerois ma virginité , si
» j'échappois à la mort.... Vœu
» fatal qui me précipite au tom-
» beau ! «

» J'entrois dans ma seizième an-
» née, lorsque je perdis ma mère.
» Quelques heures avant de mou-
» rir, elle m'appela au bord de sa
» couche. Ma fille, me dit-elle en
» présence d'un missionnaire qui
» consolait ses derniers instans,
» ma fille, tu sais le vœu que
» j'ai fait pour toi. Voudrois-tu
» démentir ta mère ? O mon
» Atala ! je te laisse dans un monde

» qui n'est pas digne de posséder
» une chrétienne, au milieu d'ido-
» lâtres, qui persécutent le Dieu
» de ton père et le mien, le Dieu
» qui, après t'avoir donné le jour,
» te l'a conservé par un second
» miracle. Eh! ma chère enfant,
» en acceptant le voile des vier-
» ges, tu ne fais que renoncer
» aux soucis de la cabane, et aux
» funestes passions qui ont troublé
» le sein de ta mère! Viens donc,
» ma bien-aimée; viens, jure sur
» cette image de la mère du Sau-
» veur, entre les mains de ce saint
» prêtre et de ta mère expirante,
» que tu ne me trahiras point à la
» face du ciel. Songe que je me
» suis engagée pour toi, afin de te
» sauver la vie; et que si tu ne tiens
» ma promesse, ce sera moins toi
» qui seras punie, que ta mère,

» dont tu plongeras l'âme dans
» des tourmens éternels. «

» O ma mère ! pourquoi parla-
» tes - vous ainsi ! O religion qui
» fait à la fois mes maux et ma fé-
» licité ! qui me perd et qui me con-
» sole ! Et toi , cher et triste objet
» d'une passion qui me consume
» jusques dans les bras de la mort,
» tu vois maintenant ô Chactas ! ce
» qui a fait la rigueur de notre des-
» tinée !... Fondant en pleurs, et
» me précipitant dans le sein ma-
» ternel , je promis tout ce qu'on
» me voulut faire promettre. Le
» missionnaire prononça sur moi
» les paroles redoutables , et me
» donna le scapulaire qui me lie
» pour jamais. Ma mère me me-
» naça de sa malédiction, si jamais
» je rompois mes vœux , et après
» m'avoir recommandé un secret

» inviolable envers les païens, per-
» sécuteurs de ma religion, elle ex-
» pira, en me tenant embrassée. «

» Je ne connus pas d'abord le
» danger de mes sermens. Pleine
» d'ardeur et véritable chrétienne,
» fière du sang espagnol qui coule
» dans mon cœur, je n'aperçus au-
» tour de moi que des hommes in-
» dignes de ma main : je m'applau-
» dis de n'avoir d'autre époux que
» le Dieu de ma mère.... Je te
» vis, jeune et beau prisonnier ; je
» m'attendris sur ton sort ; je t'osai
» parler au bûcher de la forêt...
» alors je sentis tout le poids de
» mes vœux. «

» Comme Atala achevoit de pro-
noncer ces paroles, serrant les
poings, et regardant le missionnaire
d'un air menaçant, je m'écriai :
» La voilà donc cette religion que

» vous m'avez tant vantée ! Périsset
» le serment qui m'enlève Atala !
» périsset le Dieu qui contrarie la
» nature ! Homme ! prêtre ! qu'es-
» tu venu faire dans ces forêts ? « ...
» Te sauver ! dit le vieillard avec
» une voix terrible ; dompter tes
» passions, et t'empêcher, blas-
» phémateur, d'attirer sur toi la
» colère céleste ! Il te sied bien,
» jeune homme, à peine entré
» dans la vie, de te plaindre de
» tes douleurs ! Où sont les mar-
» ques de tes souffrances ? où sont
» les injustices que tu as suppor-
» tées ? où sont tes vertus, qui
» seules pourroient te donner
» quelques droits à la plainte ?
» quel service as-tu rendu ? quel
» bien as-tu fait ? Eh ! malheu-
» reux ! tu ne m'offres que des
» passions, et tu oses accuser le

» ciel ! Quand tu auras , comme
» le père Aubry , passé trente an-
» nées exilé sur les montagnes ,
» tu seras moins prompt à juger
» des desseins de la Providence ;
» tu comprendras alors que tu ne
» sais rien , que tu n'es rien , et
» qu'il n'y a point de châtement
» si rigoureux , point de maux
» si terribles , que la chair cor-
» rompue ne mérite de souffrir.
Les éclairs qui sortoient des
yeux du vieillard , sa barbe qui
frappoit sa poitrine , ses paroles
foudroyantes le rendoient sem-
blable à un Dieu. Accablé de sa
majesté , je tombai à ses genoux , et
lui demandai pardon de mes em-
portemens. » Mon fils , me répon-
» dit-il avec un accent si doux , que
» le remords entra dans mon âme ;
» mon fils , ce n'est pas pour moi-

» même que je vous ai réprimandé.
» Hélas ! vous avez raison , mon
» cher enfant ; je suis venu faire
» bien peu de choses dans ces fo-
» rêts , et Dieu n'a pas de servi-
» teur plus indigne que moi. Mais,
» mon fils , le ciel ! le ciel ! voilà
» ce qu'il ne faut jamais accuser.
» Pardonnez - moi si je vous ai
» offensé ; mais écoutons votre
» sœur. Il y a peut-être du re-
» mède ; ne nous laissons point
» d'espérer. Chactas , c'est une
» religion bien divine que celle-
» là , qui a fait une vertu de
» l'espérance. «

» Mon jeune ami , reprit Atala ,
» tu as été témoin de mes com-
» bats , et cependant tu n'en as
» vu que la moindre partie ; je
» te cachois le reste. Non , l'es-
» clave noir , qui arrose de ses

» sueurs les sables ardens de la
» Floride, est moins misérable
» que n'a été Atala ! Te sollici-
» tant à la fuite, et pourtant cer-
» taine de mourir si tu t'éloi-
» gnois de moi ; craignant de fuir
» avec toi dans les déserts, et
» cependant haletant après l'om-
» brage des bois et appelant à
» grands cris la solitude
» Ah ! s'il n'avoit fallu que quitter
» parens, amis, patrie ; si même
» (chose affreuse) il n'y eût eu
» que la perte de mon âme ! . . .
» Mais ton ombre, ô ma mère !
» ton ombre étoit toujours-là,
» me reprochant ses tourmens.
» J'entendois tes plaintes, je voyois
» les flammes de l'enfer te con-
» sumer ! . . . Mes nuits étoient
» arides et pleines de fantômes ;
» mes jours étoient désolés ; la

» rosée du soir séchoit en tom-
» bant sur ma peau brûlante ;
» j'entrouvrois mes lèvres aux
» brises, et les brises, loin de
» m'apporter la fraîcheur, s'em-
» brasoient du feu de mon souffle.
» Quel tourment de te voir sans
» cesse auprès de moi, loin de
» tous les hommes, dans de pro-
» fondes solitudes, et de sentir,
» entre toi et moi, une barrière
» invincible ! Passer ma vie à tes
» pieds, te servir comme ton es-
» clave, apprêter ton repas et ta
» couche, dans quelque coin ignoré
» de l'univers, eût été pour moi
» le bonheur suprême : ce bon-
» heur, j'y touchois, et je ne
» pouvois en jouir ! Quel dessein
» n'ai-je point rêvé ? quel songe
» n'est point sorti de ce cœur, si
» triste ? Quelquefois, en attachant

» mes yeux sur toi, au milieu
» du désert, j'allois jusqu'à for-
» mer des désirs aussi insensés
» que coupables. Tantôt j'aurois
» voulu être avec toi la seule
» créature vivante sur la terre;
» tantôt, sentant une divinité qui
» m'arrêtoit, dans mes horribles
» transports, je désirois que cette
» divinité se fût anéantie pourvu
» que, serrée dans tes bras, j'eusse
» roulé d'abyme en abyme avec les
» débris de Dieu et du monde! A
» présent même... le dirai je? à
» présent que l'éternité va m'en-
» gloutir, que je vais paroître de-
» vant le Juge inexorable; au mo-
» ment où, pour obéir à ma
» mère, je vois avec joie ma
» virginité dévorer ma vie; eh
» bien! par une affreuse contra-
» diction, j'emporte le regret

» de n'avoir pas été à toi! « ...
» Ma fille, interrompit le missionnaire, votre douleur vous
» égare. Cet excès de passion
» auquel vous vous livrez est rarement juste; il n'est pas même
» dans la nature, et en cela il
» est moins coupable aux yeux
» de Dieu, parce que c'est plutôt
» quelque chose de faux dans l'esprit, que de vicieux dans le cœur.
» Il falloit donc éloigner de vous
» ces emportemens, qui ne sont
» pas dignes de votre innocence.
» Mais aussi, ma chère enfant,
» votre imagination impétueuse
» vous a trop alarmée sur vos vœux.
» La religion n'exige point de sacrifice plus qu'humain. Ses sentimens vrais, ses vertus tempérées sont bien au-dessus des
» sentimens exaltés et des vertus

» forcées d'un prétendu héroïsme.
» Si vous aviez succombé, eh bien!
» pauvre brebis égarée! le bon pas-
» teur vous auroit cherchée, pour
» vous ramener au troupeau. Les
» trésors du repentir vous étoient
» ouverts: il faut des torrens de
» sang pour effacer les fautes aux
» yeux des hommes; une seule
» larme suffit à Dieu. Rassurez-
» vous donc, ma chère fille, votre
» situation exige du calme; adres-
» sons-nous à Dieu qui guérit
» toutes les plaies de ses serviteurs.
» Si c'est sa volonté, comme je l'es-
» père, que vous échappiez à cette
» maladie, j'écrirai à l'évêque de
» Québec, qui a les pouvoirs né-
» cessaires pour vous relever de
» vos vœux, qui ne sont que
» des vœux simples, et vous
» achèverez vos jours près de moi,

» avec Chactas votre époux. «
» A ces paroles du vieillard,
Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. » Quoi! dit-elle, en joignant les deux mains avec passion. il y avoit du remède! Je pouvois être relevée de mes vœux! — » Oui, ma fille, répondit le père, et vous le pouvez encore. — » Il est trop tard, il est trop tard, s'écria-t-elle! Faut-il mourir, au moment que j'apprends que j'aurois pu être heureuse! Que n'ai-je connu plutôt ce saint vieillard! Aujourd'hui de quel bonheur je jouirois! avec toi, avec Chactas chrétien.... consolée, rassurée par ce prêtre auguste... dans ce désert pour

» toujours!... Oh! c'eût été trop
» de félicité! « — » Calme-toi, lui
» dis-je en saisissant une des mains
» de l'infortunée; calme-toi, ce
» bonheur, nous allons le goûter. «
— » Jamais! jamais! dit Atala? «
— » Comment! repartis-je. Tu
» ne sais pas tout! s'écria la
» vierge, c'est hier... pendant
» l'orage... vous me pressiez...
» c'est votre faute... J'allois vio-
» ler mes vœux;... j'allois plon-
» ger ma mère dans les flammes
» de l'abyme.... Déjà sa malé-
» diction étoit sur moi;.....
» déjà je mentois au Dieu qui
» m'a sauvé la vie.... Quand tu
» baisois mes lèvres tremblantes,
» tu ne savois pas; tu ne savois
» pas que tu n'embrassois que la
» mort! « — » O ciel! s'écria le

» missionnaire ! chère enfant,
» qu'avez-vous fait ? « — » Un
» crime ! mon père, dit Atala,
» les yeux égarés ; mais je ne per-
» dois que moi, et je salvois ma
» mère. « — » Achève donc,
» m'écriai-je, plein d'épouvante ;
» achève. — Eh bien ! dit-elle,
» j'avois prévu ma foiblesse ; en
» quittant les cabanes, j'ai em-
» porté avec moi... — » Quoi ?
» repris-je avec horreur. « — Un
» poison !... dit le père. « — Il est
» dans mon sein ! s'écria Atala. «

» Le flambeau échappe à la
main du Solitaire ; je tombe mou-
rant près de la fille infortunée, le
vieillard nous saisit l'un et l'autre
dans ses bras paternels ; et tous
trois, dans l'ombre, nous mêlons
un moment nos sanglots sur cette
couchette funèbre.

» Réveillons - nous ! réveillons-
nous , dit bientôt le courageux
hermite , en allumant une lampe.
» Nous perdons des momens pré-
» cieux ; intrépides chrétiens, bra-
» vons les assauts de l'adversité ;
» la corde au cou , la cendre sur
» la tête , jetons - nous aux pieds
» du Très-Haut , pour implorer
» sa clémence , ou pour nous sou-
» mettre à ses décrets. Peut-être
» est-il temps encore ... Ma fille,
» vous eussiez dû m'avertir hier
» au soir. «

» Hélas ! mon père , dit Atala,
» je vous ai cherché la nuit der-
» nière ; mais le ciel , en puni-
» tion de mes fautes , vous a
» éloigné de moi. Tout secours
» eût d'ailleurs été inutile ; car
» les Indiens mêmes , si habiles
» dans les poisons , ne connois-

» sent point de remède à celui
» que j'ai pris. O Chactas ! juge
» de mon étonnement quand j'ai
» vu que le coup n'étoit pas aussi
» subit que je m'y attendois. Mon
» amour a redoublé mes forces ;
» mon âme n'a pu si vite se sé-
» parer de toi. «

» Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala ; ce fut par ces emportemens, qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre, en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, couroit du frère à la sœur, et nous prodiguoit mille secours. Dans tout le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savoit se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion sublime lui

fournissoit des accens plus tendres et plus brûlans que nos passions mêmes. Ce prêtre qui, depuis quarante années, s'immoloit chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, me représentoit un grand holocauste, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur. «

» Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissoient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayans se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à se refroidir : » Touche mes doigts, me disoit-elle, ne les trouves-tu

trouves-tu pas bien glacés? » Je ne savois que répondre, et mes cheveux se hérissoient d'horreur; ensuite elle ajoutoit: « Hier encore, mon bien aimé, ton seul » toucher me faisoit tressaillir, et » voilà que je ne sens plus ta main; » je n'entends presque plus ta » voix; les objets de la grotte dis- » paroissent tour à tour. ... N'est- » ce pas les oiseaux qui chantent? » Le soleil doit se coucher à pré- » sent. ... Chactas! ses rayons se- » ront bien beaux au désert, sur » ma tombe. »

« Atala, s'apercevant que ces paroles nous faisoient fondre en larmes, nous dit: « Pardonnez-moi, » mes bons amis, je suis bien foi- » ble; mais peut-être que je vais » devenir plus forte! Cepen- » dant mourir si jeune! toute à la

» fois ! quand mon cœur étoit si
» plein de vie ! Chef de la
» prière, aie pitié de moi ; sou-
» tiens-moi. Crois-tu que ma mère
» soit contente, et que Dieu me
» pardonnera ce que j'ai fait ? »

« Ma fille, répondit le bon reli-
gieux, en versant des larmes, et
les essuyant avec des doigts trem-
blans et mutilés : « Ma fille, tous
» vos malheurs viennent de votre
» ignorance ; c'est votre éducation
» sauvage et le manque d'instruc-
» tion nécessaire qui vous ont per-
» due ; vous ne saviez pas qu'une
» chrétienne ne peut disposer de
» sa vie. Consolez-vous donc, ma
» chère brebis ; Dieu vous pardon-
» nera, à cause de la simplicité de
» votre cœur. Votre mère et l'im-
» prudent missionnaire qui la di-
» rigeoit, ont été plus coupables

» que vous ; ils ont passé leurs pou-
» voirs , en vous arrachant un vœu
» indiscret ; mais que la paix du
» Seigneur soit avec eux. Vous of-
» frez tous trois un terrible exem-
» ple des dangers de l'enthou-
» siasme et du défaut de lumières
» en matière de religion. Rassurez-
» vous, mon enfant ; celui qui sonde
» les reins et les cœurs , vous ju-
» gera sur vos intentions qui
» étoient pures , et non sur votre
» action qui est condamnable. »

« Quant à la vie, si le moment
» est arrivé de vous endormir au
» Seigneur, ah ! ma chère enfant,
» que vous perdez peu de choses,
» en perdant ce monde ! Malgré
» la solitude où vous avez vécu ,
» vous avez connu les chagrins ; que
» penseriez-vous donc, si vous eus-
» siez été témoin des maux de la

» société; si, en abordant sur les
» rivages de l'Europe, votre oreille
» eût été frappée de ce long cri
» de douleur qui s'élève de cette
» vieille terre! L'habitant de la ca-
» bane et celui des palais, tout souf-
» fre, tout gémit ici-bas; les reines
» ont été vues pleurant comme de
» simples femmes, et l'on s'est
» étonné de la quantité de larmes
» que contiennent les yeux des
» rois. »

« Est-ce votre amour que vous
» regrettez? Ma fille, il vaudroit
» autant pleurer un songe. Con-
» noissez-vous le cœur de l'hom-
» me, et pourriez-vous compter
» les inconstances de son désir?
r Vous calculeriez plutôt le nom-
» bre des vagues que la mer roule
» dans une tempête. Aïala! les
» sacrifices, les bienfaits ne sont

» pas des liens éternels : un jour,
» peut-être , le dégoût fût venu ,
» avec la satiété ; le passé eût été
» compté pour rien , et l'on n'eût
» plus aperçu que les inconvéniens
» d'une union pauvre et méprisée.
» Sans doute , ma fille , les plus
» belles amours furent celles de
» cet homme et de cette femme ,
» sortis de la main du Créateur.
» Un paradis avoit été formé pour
» eux ; ils étoient innocens et im-
» mortels. Parfaits de l'âme et du
» corps, ils se convenoient en tout ;
» Eve avoit été créée pour Adam ,
» et Adam pour Eve. S'ils n'ont
» pu toutefois se maintenir dans
» cet état de bonheur, quels cou-
» ples le pourront après eux ? Je
» ne vous parlerai point des maria-
» ges des premiers nés des hom-
» mes , de ces unions ineffables ,

» alors que la sœur étoit l'épouse
» du frère ; que l'amour et l'ami-
» tié fraternelle se confondoient
» dans le même cœur, et que la
» pureté de l'une augmentoit les
» délices de l'autre. Toutes ces
» unions ont été troublées ; la ja-
» lousie s'est glissée à l'autel de
» gazon où l'on immoloit le che-
» vreau ; elle a régné sous la tente
» d'Abraham, et dans ces couches
» même où les patriarches goû-
» toient tant de joie, qu'ils ou-
» blioient la mort de leurs mères.
» Vous seriez - vous donc flattée,
» mon enfant, d'être plus inno-
» cente et plus heureuse dans vos
» liens, que ces saintes familles
» dont Jésus - Christ a voulu des-
» cendre ? Je vous épargne les dé-
» tails des soucis du ménage, les
» disputes, les reproches mutuels,

» les inquiétudes et toutes ces pei-
» nes secrètes qui veillent sur
» l'oreiller du lit conjugal. La fem-
» me renouvelle ses douleurs cha-
» que fois qu'elle est mère, et elle se
» marie en pleurant. Que de maux
» dans la seule perte d'un nou-
» veau-né à qui l'on donnoit le
» lait, et qui meurt sur votre sein !
» La montagne a été pleine de gé-
» missemens ; rien ne pouvoit con-
» soler Rachel , parce que ses fils
» n'étoient plus. Ces amertumes, at-
» tachées aux tendresses humaines,
» sont si fortes, qu'on vient de voir
» de grandes dames aimées par
» des rois , quitter la cour , pour
» s'ensevelir dans des cloîtres , et
» mutiler cette chair révoltée dont
» les plaisirs ne sont que des dou-
» leurs. »

« Mais peut-être, direz-vous, que

» ces derniers exemples ne vous
» regardent pas; que toute votre
» ambition se réduisoit à vivre dans
» une obscure cabane avec l'homme
» de votre choix; que vous cher-
» chiez moins les douceurs de l'hy-
» men, que les charmes de cette
» folie que la jeunesse appelle
» amour: illusion, chimère, vani-
» té, rêve d'une imagination bles-
» sée! Et moi aussi, ma fille, j'ai
» connu les orages du cœur; cette
» tête n'a pas toujours été chau-
» ve, ni ce sein aussi tranquille
» qu'il vous le paroît aujourd'hui.
» Croyez-en mon expérience: si
» l'homme, constant dans ses af-
» fections, pouvoit sans cesse four-
» nir à un sentiment renouvelé
» sans cesse, sans doute la soli-
» tude et l'amour l'égaleroient à
» Dieu même; car ce sont là les

» deux éternels plaisirs du grand
» Etre. Mais l'âme de l'homme se
» fatigue, et jamais elle n'aime
» long-temps le même objet avec
» plénitude. Il y a toujours quel-
» ques points par où deux cœurs
» ne se touchent pas, et ces points
» suffisent à la longue, pour ren-
» dre la vie insupportable. »

« Enfin, ma chère fille, le grand
» tort des hommes, dans leur songe
» de bonheur, est d'oublier cette
» infirmité de la mort attachée à
» leur nature; il faut finir, il faut
» se dissoudre. Tôt ou tard, quelle
» qu'eût été votre félicité, ce beau
» visage se fût changé en cette fi-
» gure uniforme que le sépulcre
» donne à la famille d'Adam; et
» l'œil même de Chactas n'auroit
» pu vous reconnoître entre vos
» sœurs de la tombe. L'amour n'é-

» tend point son empire sur les
» vers du cercueil. Que dis-je? (ô
» vanité des vanités!) que parlé-je
» de la puissance des amitiés de
» la terre! Voulez-vous, ma chère
» fille, en connoître l'étendue? Si
» un homme revenoit à la lumière,
» quelques années après sa mort,
» je doute qu'il fût revu avec joie,
» par ceux-là mêmes qui ont versé
» le plus de larmes à sa mémoire;
» tant on forme vite d'autres liai-
» sons! tant on prend facilement
» d'autres habitudes! tant l'incons-
» tance est naturelle à l'homme!
» tant notre vie est peu de chose,
» même dans le cœur de nos
» amis! »

« Remerciez donc la bonté di-
» vine, ma chère fille, qui vous
» retire si vite de cette vallée
» de misère. Déjà le vêtement

» blanc et la couronne éclatante des
» vierges, se préparent pour vous
» dans les nuées; déjà j'entends la
» reine des anges qui vous crie:
» Venez, ma digne servante, ve-
» nez, ma colombe, venez vous
» asseoir sur un trône de candeur,
» parmi toutes ces filles qui ont
» sacrifié leur beauté et leur jeu-
» nesse au service de l'humanité,
» à l'éducation des enfans, et aux
» chefs-d'œuvres de la pénitence.
» Venez, rose mystique, vous réu-
» nir à Jésus Christ. Ce cercueil,
» lit nuptial que vous vous êtes
» choisi, ne sera point trompé
» par votre céleste époux, et ses
» embrassemens ne finiront ja-
» mais. »

« Comme le dernier rayon du
jour abat les vents et répand le
calme dans le ciel embelli, ainsi la

parole paisible du vieillard apaisa les passions soulevées dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur, et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disoit qu'elle mourroit heureuse, si je lui promettois de sécher mes pleurs; tantôt elle me parloit de ma mère, de ma patrie, et cherchoit à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi d'autres souvenirs; elle m'exhortoit à la patience, à la vertu. « Tu ne » seras pas toujours malheureux, » disoit-elle: si le ciel t'éprouve » aujourd'hui, c'est seulement » pour te rendre plus compatissant » aux maux des autres. Le coeur, » ô Chactas! est comme cessortes » d'arbres qui ne donnent leur » baume pour les blessures des

» hommes, que lorsque le fer les
» a blessés eux-mêmes. »

« Lorsqu'elle avoit ainsi parlé, elle se tournoit vers le missionnaire, et cherchoit auprès de lui le soulagement qu'elle m'avoit fait éprouver; et, tour à tour consolante et consolée, elle donnoit et recevoit la parole de vie sur la couche de la mort. »

« L'hermite redoubloit de zèle, à mesure que nous étions plus malheureux; tous ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité; et, toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisoit d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il sembloit précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles.

Toute l'humble grotte étoit remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étoient, sans doute, attentifs à cette scène où la religion luttoit seule contre l'amour, la jeunesse et la mort. »

« Elle triomphoit cette religion divine, et l'on s'apercevoit de sa victoire, à une sainte mélancolie qui succédoit, dans nos cœurs, aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçoit au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main; et, avec une voix qu'on entendoit à peine, elle me dit : « Fils d'Ou-
» talissi, te rappelles-tu cette pre-
» mière nuit où tu me pris pour la
» vierge des dernières amours? O

» singulier présage de notre des-
» tinée! » — Elle s'arrêta, puis elle
reprit : « Quand je songe que je te
» quitte pour toujours, mon cœur
» fait un tel effort pour revivre,
» que je me sens presque le pou-
» voir de me rendre immortelle
» à force d'aimer. Mais, ô mon
» Dieu, que votre volonté soit
» faite. » Atala se tut pendant quel-
ques instans. Ensuite elle ajouta :
« Il ne me reste plus qu'à vous
» demander pardon des maux que
» je vous ai causés. Je vous ai
» beaucoup tourmenté par mon
» orgueil et mes caprices. Chactas,
» un peu de terre jetée sur mon
» corps va mettre tout un monde
» entre vous et moi, et vous déli-
» vrer pour toujours du poids de
» mes infortunes. »

« Vous pardonner, répondis-je,

» noyé de larmes, n'est-ce pas moi
» qui ai causé tous vos malheurs ? »
« — Mon ami, dit-elle, en m'in-
» terrompant, vous m'avez rendue
» très-heureuse ; et, si j'étois à re-
» commencer la vie, je préférerois
» encore le bonheur de vous avoir
» aimé quelques instans dans un
» exil infortuné, à toute une vie
» de repos dans ma patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit ;
les ombres de la mort se répandirent
autour de ses yeux et de sa bou-
che ; ses doigts errans cherchoient
à toucher quelque chose, elle con-
versoit tout bas avec des esprits in-
visibles. Bientôt, faisant un effort,
elle essaya, mais en vain, de dé-
tacher de son cou le petit crucifix :
elle me pria de le dénouer moi-
même, et elle me dit : »

« Quand je te parlai pour la pre-
mière

» mière fois auprès du bûcher, tu
» vis cette croix briller à la lueur
» du feu sur mon sein ; c'est le
» seul bien que possède Atala. Lo-
» pez, ton père et le mien, l'en-
» voya à ma mère, à ma naissan-
» ce. Reçois donc de moi cet hé-
» ritage, ô mon frère ! conserve-le
» en mémoire de mes malheurs.
» Tu auras recours à ce Dieu des
» infortunés dans les chagrins de
» ta vie, et tu donneras peut être
» une larme à ton amante. Chac-
» tas, j'ai une dernière prière à te
» faire : Ami ! notre union ne pou-
» voit être que courte sur la terre ;
» mais il est, après cette vie, une
» plus longue vie. Qu'il seroit af-
» freux d'être séparé de toi pour
» jamais ! Je ne fais que te devan-
» cer aujourd'hui, et je te vais at-
» tendre dans l'empire céleste. Si

» tu m'as aimée, jeune idolâtre,
» fais-toi instruire dans la religion
» chrétienne qui prépara notre
» éternelle réunion. Elle fait sous
» tes yeux un grand miracle, cette
» religion divine, puisqu'elle me
» rend capable de te quitter, sans
» mourir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je
» ne veux de toi, qu'une simple
» promesse; je sais trop ce qu'il en
» coûte, pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te séparerait-il de quelque femme plus
» heureuse que moi..... t'aimera-t-on comme Atala?..... O
» ma mère, pardonne à ta fille
» égarée! ô vierge, retenez votre
» courroux! je retombe dans mes
» faiblesses, et je te dérobe, ô mon
» Dieu! des pensées qui ne devroient être que pour toi! »

« Navré de douleur, et poussant des sanglots comme si ma poitrine s'alloit briser, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte: « Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler » Dieu ici! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contrainst de tomber à genoux, et m'incline la tête aux pieds d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret, où étoit renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie: il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissemens des harpes célestes; et, lorsque le

solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne. »

» Le prêtre ouvrit le calice; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avoit les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche; ses lèvres s'entr'ouvrirent et vinrent, avec respect, chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempa un peu de coton dans une huile consacrée; il en frotte les tempes d'Atala; il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent: « Partez, âme

» chrétienne, et allez rejoindre
» votre Créateur! » Relevant alors
ma tête abattue, je m'écriai, en
regardant le vase où étoit l'huile
sainte: « Mon père! ce remède
» rendra-t-il la vie à Atala? » —
» Oui, mon fils, dit le vieillard,
» en tombant dans mes bras, « la
» vie éternelle! » — Atala venoit
d'expirer. »

Dans cet endroit, pour la seconde
fois depuis le commencement de
son récit, Chactas fut obligé de
s'interrompre. Ses pleurs l'inon-
doient, et sa voix ne laissoit échap-
per que des mots entrecoupés. Le
Sachem aveugle ouvrit son sein,
il en tira le crucifix d'Atala: « Le
» voilà, s'écria-t-il, ce gage de
» l'adversité! O René! ô mon fils! tu
» le vois: et moi, je ne le vois plus!
» Dis-moi, après tant d'années,

» l'or n'en est-il point altéré? N'y
» vois-tu point la trace de mes lar-
» mes? Pourrois-tu reconnoître
» l'endroit qu'une sainte a touché
» de ses lèvres? Comment Chactas
» n'est-il point encore chrétien?
» Quelles frivoles raisons de poli-
» tique et de patrie, l'ont jusqu'à
» présent retenu dans les erreurs
» de ses pères? Non! je ne veux
» pas tarder plus long-temps. La
» terre me crie: — Quand donc
» descendras-tu dans la tombe, et
» qu'attends-tu pour embrasser
» une religion divine? — O terre!
» vous ne m'attendrez pas long-
» temps! et aussitôt qu'un prêtre
» aura rajeuni dans l'onde cette
» tête blanchie par les chagrins,
» j'espère me réunir à Atala; mais
» achevons ce qui me reste à con-
» ter de mon histoire. »

LES FUNÉRAILLES.

« Je n'essaierai point, ô René! de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon âme, lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudroit avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste; il faudroit que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes, se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; l'Ohio qui porte maintenant nos pirogues, suspendra le cours de ces ondes, avant que mes larmes cessent de couler pour Atala. Pendant deux jours entiers, je fus insensible aux discours de l'hermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne

se servoit point des vaines raisons de la terre ; il se contentoit de me dire : « Mon fils , c'est la volonté » de Dieu ; » et il me pressoit dans ses bras. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant de consolations dans ce peu de mots du chrétien résigné , si je ne l'eusse éprouvé moi-même. »

La tendresse , l'onction , l'inaltérable patience du vieux serviteur du Très-Haut , vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisois répandre. « Mon père , lui dis-je , » c'en est trop ; que les passions » d'un jeune homme ne trou- » blent plus la paix de tes jours. » Laisse-moi emporter les res- » tes de mon amante ; je les en- » sevelirai dans quelque coin du » désert , et si je suis encore con- » damné à la vie , je tâcherai de

» me rendre digne de ces nocés
» éternelles, qui m'ont été promi-
» ses par Atala. »

« A ce retour inespéré de cou-
rage, le bon père tressaillit de joie ;
il s'écria : « O sang de Jésus-Christ !
» sang de mon divin maître, je
» reconnois-là tes mérites ! Tu sau-
» veras sans doute ce jeune hom-
» me. O mon Dieu ! achève ton
» ouvrage. Rends la paix à cette
» âme troublée, et ne lui laisse, de
» ses malheurs, que d'utiles et
» humbles souvenirs. »

« Le juste refusa de m'abandon-
ner le corps de mon amante ; mais
il me proposa de faire venir la mis-
sion, et d'enterrer la fille de Lo-
pez, avec toute la pompe chrétien-
ne ; je m'y refusai à mon tour. « Les
» malheurs et les vertus d'Atala,
» lui dis-je, ont été inconnus des

» hommes ; que sa tombe, creusée
» furtivement par ta main et par
» la mienne, partage cette obscu-
» rité. » Nous convînmes que nous
partirions, le lendemain au lever
de l'aurore, pour enterrer Atala
sous l'arche du pont naturel, à
l'entrée des bocages de la mort.
Il fut aussi résolu que nous passe-
rions la nuit en prières auprès du
corps de cette sainte.

« Vers le soir, nous transportâ-
mes ces précieux restes à une ou-
verture de la grotte qui donnoit
vers le nord. L'hermite les avoit
roulés dans une pièce de lin d'Eu-
rope, filé par sa mère ; c'étoit le
seul bien qui lui restât de son an-
cienne patrie, et depuis long-temps
il le destinoit à son propre tom-
beau. Atala étoit couchée sur un
gazon de sensitives de montagnes ;

ses pieds, sa tête; ses épaules et une partie de son sein étoient découverts. On voyoit, dans ses cheveux, une fleur de magnolia fanée;.. celle-là même que j'avois déposée sur le lit de la vierge pour la rendre féconde! Ses lèvres, comme un bouton de rose, cueilli depuis deux aurores, sembloient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on voyoit quelques veines bleues; ses beaux yeux étoient fermés, ses pieds modestes étoient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux étoit passé à son cou. Elle paroissoit enchantée par l'ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste; et quiconque eût ignoré que

cette vestale eût joui de la lumière, auroit pu la prendre pour la statue de la virginité endormie. »

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit ; j'étois assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avois supporté sur mes genoux cette tête charmante ! que de fois je m'étois penché sur elle, pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortoit de ce sein immobile, et c'étoit en vain que j'attendois le réveil de la beauté. »

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit, dans les bois, ce grand secret de mé-

lancolie, qu'elle aime, à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une onde consacrée; puis secouant la branche humide, il parfumoit la nuit des baumes du ciel. Parfois, il répétait, sur un air antique, quelques vers d'un vieux poète nommé Job; il disoit :

« J'ai passé comme une fleur;
» j'ai séché comme l'herbe des
» champs. »

« Pourquoi la lumière a-t-elle
» été donnée à un misérable, et
» la vie à ceux qui sont dans l'a-
» mertume du cœur? »

« Ainsi chantoit l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée, alloit roulant dans le si-

lence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortoit de tous les échos, de tous les torrens, de toutes les forêts. Les roucoulemens de la colombe de la Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintemens de la cloche qui appeloient les voyageurs, se mêloient à ces chants funèbres, et l'on croyoit entendre, dans les bocages de la mort, le chœur lointain des décédés, qui répondoit à la voix du solitaire. »

« Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers crioient sur les rochers, et les martres rentroient dans le creux des ormes ; c'étoit le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules, l'hermite marchoit devant, portant une bêche : nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et

la mort ralentissoient également nos pas. A la vue du chien qui nous avoit trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçoit une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendoit son voile d'or sur mes yeux; souvent, pliant sous le fardeau, j'étois obligé de le déposer sur la mousse et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils!... il auroit fallu voir un jeune sauvage et un vieil hermite chrétien, à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille, dont le corps étoit étendu près de là, dans

la ravine desséchée d'un torrent. »

« Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avois espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux sur le visage d'Atala ; ensuite je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps. Je vis graduellement disparaître les traits de mon amante, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité : son sein surmonta quelque temps la terre noircie, comme un lis blanc sort du milieu d'une sombre argile.

« Lopez ! m'écriai-je alors, vois ton
» fils inhumer sa sœur » Et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil. »

« Nous retournâmes à la grotte,
et je fis part au missionnaire du
projet que j'avois formé de me fixer
près de lui. Le saint qui connois-
soit merveilleusement le cœur de
l'homme, découvrit ma pensée et
la ruse de ma douleur. Il me dit;
« Chactas, fils d'Outalissi, tandis
» qu'Atala a vécu, je vous ai sol-
» licité de demeurer dans ces dé-
» serts; mais à présent votre sort
» est changé, vous vous devez à
» votre patrie. Croyez-moi, mon
» fils, les douleurs ne sont point
» éternelles; il faut tôt ou tard
» qu'elles finissent, parce que le
» cœur de l'homme est fini; et c'est
» une de nos grandes misères, que
» nous ne sommes pas même ca-
» pables d'être long-temps mal-
» heureux. Retournez au Mescha-
» cebé; allez consoler votre mère;

» qui vous pleure tous les jours,
» et qui a besoin de votre appui.
» Faites-vous instruire dans la religion de votre chère Atala, lorsque vous en trouverez l'occasion,
» et souvenez-vous que vous lui
» avez promis d'être vertueux, et
» chrétien. Moi, je veillerai ici
» sur le tombeau de votre sœur....
» Partez, mon fils : Dieu, l'âme
» de votre amante, et la pensée
» de votre vieil ami de la montagne, vous suivront au désert.»

» Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité étoit trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes ; je

passai au tombeau d'Atala. Je fus surpris d'y trouver une petite croix, qui se montrait au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire étoit venu prier au tombeau pendant la nuit. Cette marque d'amitié et de religion de la part du vieillard, fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois mon amante; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est là que je fis, pour la première fois, des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité

de nos projets. Eh ! mon enfant ,
qui ne les a point faites ces réflexions ! Je ne suis plus qu'un vieux
cerf blanchi par les hivers ; mes
ans le disputent à ceux de la cor-
neille. Eh bien ! malgré tant de
jours accumulés sur ma tête, malgré
une si longue expérience de la vie,
je n'ai point encore rencontré
d'homme qui n'eût été déçu dans
ses rêves de félicité, point de cœur
qui n'entretînt une plaie cachée ;
le cœur le plus serein, en appa-
rence, ressemble au puits naturel
de la savane Alachua : la surface
vous en paroît calme et pure ; mais,
quand vous regardez au fond du
bassin tranquille, vous apercevez
un large crocodile que le puits
nourrit dans ses ondes. »

« Ayant ainsi vu le soleil se lever
et se coucher sur ce lieu de dou-
leur,

leur , le lendemain au premier cri du pélican , je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne dont je voulois m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'âme d'Atala; trois fois le génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient , et je découvris au loin , dans les sentiers de la montagne , l'hermite qui se rendoit à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse , je m'écriai : « Dors en paix » dans cette terre étrangère , fille » trop malheureuse ! Pour prix de » ton amour , de ton exil et de ta » mort , tu vas être abandonnée , » même de Chactas ! » Alors versant des flots de larmes , je me séparai de la fille de Lopez ; alors

je m'arrachai de ces lieux solitaires, laissant au pied du pompeux monument de la nature, un monument encore plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. »

ÉPILOGUE.

CHACTAS, fils d'Outalissi, le Nat-ché, a fait cette histoire à René l'euro péen. Les pères l'ont redite aux enfans ; et moi , voyageur aux terres lointaines , je t'ai fidèlement rapporté , lecteur , ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit bien des choses : le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur ; la religion , première législatrice du sauvage , les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux , opposés aux lumières , à la tolérance et au véritable es-

prit de l'évangile; les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible: l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restoit à savoir. Je demandois ce qu'étoit devenu le père Aubry, et personne ne le pouvoit dire. Je l'aurois toujours ignoré, et toi aussi, lecteur, si la Providence qui conduit tout, ne m'avoit découvert ce que je cherchois. Voici comme la chose se passa.

J'avois parcouru les rivages du Meschacebé, qui formoient au midi les magnifiques barrières de la Nouvelle - France, et j'étois curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire , la cataracte de Niagara. J'étois arrivé tout près de cette chute , dans l'ancien pays des Agonnonsonis (1) , lorsqu'un matin , en traversant une plaine , j'aperçus une femme assise sous un arbre , et tenant un enfant mort sur ses genoux. Attendri par ce spectacle , je m'approchai doucement de la jeune mère , et je l'entendis qui disoit :

« Si tu étois resté parmi nous,
» cher enfant , comme ta main
» eût bandé l'arc avec grâce ! D'un
» bras nerveux , tu aurois saisi

(1) Les Iroquois.

» l'ours en fureur, et tu aurois dé-
» fié, sur le sommet de la mon-
» tagne, l'élan le plus léger à la
» course. Blanche hermine du ro-
» cher, si jeune ! être allée dans le
» pays des âmes ! Comment feras-
» tu pour y vivre ? Ton père n'y
» est point, pour t'y nourrir de sa
» chasse ; tu auras froid, et aucun
» esprit ne te donnera des peaux
» pour te couvrir. Oh ! il faut que
» je me hâte de t'aller rejoindre,
» pour te chanter des chansons,
» et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère, après cette oraison funèbre de la façon des déserts, chantoit d'une voix tremblante, balançoit l'enfant sur ses genoux, humectoit ses lèvres du lait maternel, et prodiguoit à la mort, tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme vouloit faire sécher le corps de son enfant sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle commença aussitôt la tendre et religieuse cérémonie : elle dépouilla son fils ; et, respirant quelques instans sur sa bouche, elle dit :
» Ame de mon fils ! charmante
» âme ! ton père t'a créée jadis sur
» mes lèvres par un baiser : hélas !
» les miens n'ont pas le pouvoir
» de te donner une seconde nais-
» sance ! » — Ensuite elle découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes glacés qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'étoit réservé le souffle qui donne la vie. »

« Elle se leva, et chercha des yeux, dans le désert embelli par

l'aurore, quelque arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhaloit les parfums les plus suaves. D'une main, elle en abaissa les rameaux inférieurs; de l'autre, elle y plaça le corps de son enfant. Laisant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps, pénétrés de la substance éthérée, enfoncés sous des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elle sur la même branche où le rossignol a

bâti son nid et fait entendre sa plaintive mélodie ; ces corps, ainsi exposés, ont perdu toute la laideur du sépulcre. Si c'est la dépouille d'une jeune fille, que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort ; si ce sont les restes d'un enfant, qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux ; le charme redouble encore. Arbre américain qui , portant des corps dans tes rameaux , les éloignes du séjour des hommes , en les rapprochant de celui de Dieu , je me suis arrêté en extase sous ton ombre ! Dans ta sublime allégorie , tu me montras l'arbre de la vertu : ses racines croissent dans la poussière de ce monde ; sa cime se perd dans les étoiles du firmament , et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme , voya-

geur sur ce globe , puisse monter de la terre au ciel.

Or, la mère ayant mis son enfant sur l'arbre , arracha une boucle de ses cheveux , et la suspendit au feuillage , tandis que le souffle de l'aurore balancoit , dans son dernier sommeil , celui qu'une main maternelle avoit tant de fois endormi à la même heure , dans un berceau de mousse. Dans ce moment, je marchai droit à la femme ; je lui imposai les deux mains sur la tête , en poussant les trois cris de douleur. Ensuite , sans nous parler , nous prîmes chacun un rameau , et nous nous mîmes à écarter les insectes qui bourdonnoient autour du corps de l'enfant. Mais nous nous donnâmes de garde d'effrayer une colombe dont le nid étoit voisin , et qui venoit de temps

en temps dérober un cheveu à l'enfant, pour coucher plus mollement ses petits. L'Indienne lui disoit : « Colombe, si tu n'es pas » l'âme de mon fils qui s'est envolée, tu es, sans doute, une mère » qui cherche quelque chose pour » faire un berceau. Prends de ces » cheveux que je ne laverai plus » dans l'eau d'esquine ; prends-en » pour coucher tes petits : puisse le » grand Esprit te les conserver ! »

Cependant la mère pleuroit de joie, en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisons ceci, un jeune homme approcha, et dit : « Fille de Céluta, retire » notre enfant, nous ne séjournons pas plus long-temps ici, et » nous partirons au premier soleil. » — Je dis alors : « Frère, » je te souhaite un ciel bleu, beau-

» coup de chevreuils, un manteau
» de castor, et l'espérance; tu n'es
» donc pas de ce désert? — Non,
» répondit le jeune homme, nous
» sommes des exilés, et nous al-
» lons chercher une patrie. » En
disant cela, le guerrier baissa la
tête dans son sein, et avec le bout
de son arc, il abattoit la tête des
fleurs. Je vis qu'il y avoit des lar-
mes au fond de cette histoire, et
je me tus. La femme retira son
fils des branches de l'arbre, et elle
le donna à porter à son époux.
Le jeune couple regardoit l'enfant
et sourioit; c'étoit comme des
pleurs. Alors je dis: « Voulez vous
» me permettre d'allumer votre
» feu cette nuit? » — « Nous n'a-
» vons point de cabane, reprit le
» guerrier; si vous voulez nous
» suivre, nous campons au bord

» de la chute. » — « Je le veux bien, » répondis - je ; et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçoit par d'affreux mugissemens, Elle est formée par la rivière Niagara qui sort du lac Erié , et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au saut , le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et, au moment de la chute , c'est moins un fleuve , qu'une mer dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches , et se courbe en ser à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous , qui pend avec tous ses arbres sur le chaos

des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi , s'arrondit en un vaste cylindre , puis se déroule en nappes de neige , et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on diroit une colonne d'eau du déluge. Des arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme ; l'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en formes de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent, en tournoyant, au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent, par leurs longues queues au bout d'une

branche abaissée , pour saisir dans l'abîme , les cadavres des élans et des ours.

Tandis , qu'avec un plaisir mêlé de terreur , je contemplois ce spectacle , l'Indienne et son époux m'avoient quitté. Je les cherchai en remontant le long du fleuve au-dessus de la chute , et je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil : ils étoient couchés sur l'herbe avec des vieillards , auprès de quelques ossemens humains , enveloppés dans des peaux de bêtes. Etonné de tout ce que je voyois depuis quelques heures , je m'assis auprès de la jeune mère , et je lui dis : « Qu'est - ce que tout ceci , ma sœur ? » Elle me répondit : « Mon » frère , c'est la terre de la patrie ; » ce sont les os de nos aïeux , qui » nous suivent dans notre retraite. »

— « Et comment, m'écriai-je,
» avez-vous été réduits à un tel
» malheur? » — La fille de Céluta répartit : « Nous sommes les res-
» tes des Natchez. Après le grand
» massacre que les Français firent
» de notre nation pour venger
» leurs frères, ceux de nos frères
» qui échappèrent aux vainqueurs,
» trouvèrent un asile chez les Chi-
» kassas nos voisins. Nous y som-
» mes demeurés assez long temps
» tranquilles; mais il y a sept lu-
» nes, que les blancs de la Virgi-
» nie se sont emparés de nos ter-
» res, en disant qu'elles leur ont
» été données par un roi d'Eu-
» rope. Nous avons levé les yeux
» au ciel; et, chargés des cendres
» de nos aïeux, nous avons pris
» notre route à travers le désert. Je
» suis accouchée dans la marche,

» et comme mon lait étoit mau-
» vais, à cause de la douleur,
» il a empoisonné mon enfant. »
En disant cela, la jeune mère
essuya ses yeux avec sa cheve-
lure ; je pleurois aussi. »

« Or, je dis bientôt : « Ma sœur,
» adorons le grand Esprit : tout ar-
» rive par son ordre ; les miséra-
» bles ne le seront pas toujours,
» et il y a un lieu où ils ne pleu-
» reront plus. Si je ne craignois
» d'avoir la langue aussi légère
» que celle d'un blanc, je vous
» demanderois si vous avez en-
» tendu parler de Chactas le Nat-
» ché? » — A ces mots l'Indienne
me regarda, et me dit : « Qu'est-
» ce qui vous a parlé de Chactas
» le Natché? » Je répondis : « C'est
» la sagesse. » L'Indienne reprit :
» Je vous dirai ce que je sais,

» parce que vous avez éloigné les
» mouches du corps de mon fils,
» et que vous venez de dire de
» belles paroles sur le grand Esprit.
» Je suis la fille de la fille de René
» l'européen, que Chactas avoit
» adopté. Chactas qui avoit reçu
» le baptême, et René mon aïeul,
» ont péri dans le massacre. » —
» L'homme va toujours de dou-
» leur en douleur, répondis-je
» en m'inclinant. Vous pourriez
» donc aussi m'apprendre des nou-
» velles du père Aubry? » — « Il
» n'a pas été plus heureux que
» Chactas, dit l'Indienne. Nous
» avons su que les Chéroquois, en-
» nemis des Français, avoient pé-
» nétré à la mission; ils y furent
» conduits par le son de la cloche
» qu'on sonnoit pour secourir les
» voyageurs. Le père Aubry se

» pouvoit sauver ; mais il ne vou-
» lut pas abandonner ses enfans
» dans le malheur , et il demeura
» pour les encourager à mourir ,
» par son exemple. Il fut brûlé avec
» de grandes tortures ; jamais on ne
» put tirer de lui un cri qui tournât
» au déshonneur de son Dieu , ou
» de sa patrie. Il ne cessa , durant
» tout le supplice , de prier pour
» ses bourreaux , et de compatir au
» sort des victimes qu'il voyoit au-
» tour de lui. Désirant d'arracher
» une marque de foiblesse à ce
» guerrier des armées célestes ,
» les Chéroquois amenèrent de-
» vant lui un sauvage chrétien
» qu'ils avoient horriblement mu-
» tilé. Mais ils furent bien sur-
» pris , quand ils virent le jeune
» homme se jeter à genoux , et
» baiser les plaies du vieil hermite

» qui lui crioit, avec un front se-
» rein : « Mon enfant ! nous avons
» été mis en spectacle , au monde,
» aux anges , et aux hommes. »
» Les Indiens furieux lui plongè-
» rent un fer rouge dans la gorge,
» pour l'empêcher de parler. Alors
» ne pouvant plus consoler les
» hommes, il expira. »

» On dit que les Chéroquois,
» tout accoutumés qu'ils étoient
» à voir des sauvages souffrir avec
» constance , ne purent s'empê-
» cher d'avouer qu'il y avoit dans
» l'humble courage du père Aubry,
» quelque chose qui leur étoit in-
» connu , et qui surpassoit tous
» les courages de la terre. Plu-
» sieurs d'entre eux , frappés de
» cette mort , se sont faits Chré-
» tiens. »

» « Quelques années après. Chac-

» tas , à son retour de la terre des
» blancs , ayant appris les mal-
» heurs du chef de la prière ,
» partit pour aller recueillir ses
» cendres et celles d'Atala. Il tra-
» versa le désert , et arriva à l'en-
» droit où étoit située la mission ,
» mais il put à peine le recon-
» noître. Le lac s'étoit débordé ,
» et la savane étoit changée en un
» marais impraticable : le pont na-
» turel , en s'écroulant , avoit ense-
» veli sous ses débris le tombeau
» d'Atala et les bocages de la mort.
» Chactas erra long-temps dans ces
» lieux : il visita la grotte du soli-
» taire , qu'il trouva remplie de
» ronces et de framboisiers , et
» dans laquelle une biche allai-
» toit son faon ; il s'assit sur le ro-
» cher de la veillée de la mort ,
» où il ne vit que quelques plu-

» mes tombées de l'aile de l'oiseau
» de passage. Tandis qu'il y pleu-
» roit en silence, le serpent fami-
» lier du missionnaire sortit des
» broussailles voisines, et vint
» s'entortiller à ses pieds. Il ca-
» ressa et réchauffa dans son sein
» ce vieil ami, resté seul au mi-
» lieu de ses ruines. Le fils d'Ou-
» talissi a raconté que plusieurs
» fois, à l'entrée de la nuit, il
» aperçut l'ombre d'Atala et celle
» du père Aubry dans ces solitu-
» des. Ces visions le remplirent
» d'une religieuse frayeur, et
» d'une joie triste. Après avoir
» cherché inutilement le tom-
» beau de l'hermite, et essayé en
» vain de découvrir celui d'Atala,
» il étoit prêt à abandonner ces
» lieux, lorsque la biche de la
» grotte se mit à bondir devant

» lui. Elle s'arrêta au pied de la
» grande croix de la mission.
» Cette croix étoit alors à moitié
» entourée d'eau; son bois étoit
» rongé de mousse, et l'oiseau du
» désert aimoit à se pencher sur
» ses branches antiques. Chactas
» jugea que la biche reconnois-
» sante l'avoit conduit au tom-
» beau de son hôte. Il creusa sous
» la roche qui jadis servoit d'au-
» tel dans le temps des sacrifices,
» et il y trouva les restes d'un
» homme et d'une femme. Il ne
» douta point que ce ne fussent
» ceux du prêtre et de la vierge.
» que les anges avoient ensevelis.
» Il les ôta de terre, il les enve-
» loppa dans des peaux d'ours, et
» reprit le chemin du désert, en
» emportant les précieux débris,
» qui résonnoient, sur ses épau-

» les, comme le carquois de la
» mort. La nuit, il les mettoit
» sous sa tête, et il avoit des son-
» ges d'amour et de vertu. Ainsi
» chargé, il arriva aux Natchez.
» O étranger, tu peux contem-
» pler ces ossemens, avec ceux
» de Chactas lui-même! »

« Comme l'Indienne achevoit
de prononcer ces mots, je me
levai; je m'approchai des restes
sacrés, et me prosternai devant
eux en silence; ensuite m'éloi-
gnant à grands pas, je m'écriai :
« Ainsi passe sur la terre tout ce
qui fut bon, vertueux et sensible !
Homme ! tu n'es qu'un songe ra-
pide, un rêve douloureux, tu
n'existes que par le malheur ; tu
n'es quelque chose que par la tris-
tesse de ton âme, et l'éternelle
mélancolie de ta pensée! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit au bord de la cataracte, que je contemplois à la lumière de la lune. Le lendemain au point du jour, mes hôtes me quittèrent pour continuer leur route dans la solitude. Les jeunes guerriers ouvroient la marche, et les épouses la fermoient; les premiers étoient chargés des saintes reliques; les secondes portoient leurs nouveaux-nés: les vieillards cheminoient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre ceux qui n'étoient plus et ceux qui n'étoient pas encore, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh! que de larmes troublent la solitude, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, et que, du haut de la colline de

l'exil, on découvre, pour la dernière fois, le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de sa cabane qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

INDIENS infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde, avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité, malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui ! car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes ; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

F I N.



Poz. ks. law. 4504. 45